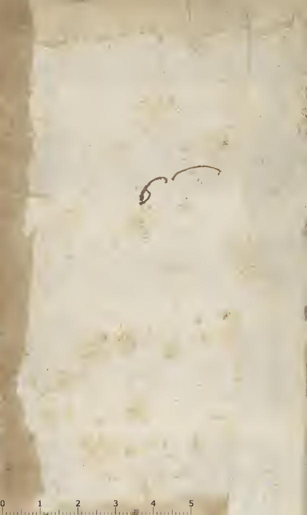






# NOUVEAU SYSTEME CONCERNANT LA GENERATION, LES MALADIES VENERIENNES, ET LE MERCURE;

Où leurs Phenoménes sont expliquez d'une maniere toute particuliere pour la connoissance de ces Maladies, & la préparation qu'on doit faire observer aux Malades :

*DIVISE' EN DEUX PARTIES,*

Par CHARLES-DENYS [illegible]AY.




A PARIS,

Chez ESTIENNE MICHALLET, premier Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, à l'Image Saint Paul.

M. DC. XCVIII

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



A MONSIEUR,

MONSIEUR

# FAGON

CONSEILLER D'ETAT

ET

PREMIER MEDECIN

DE SA MAJESTE'.



*ONSIEUR,*

*Quoique ce ſoit une coû-tume établie de faire l'Eloge*

*de ceux ſous le nom deſquels on fait paroître les Ouvrages d'eſprit. Je n'entreprendray point icy de faire le vôtre, la voix publique le fait pour moy, le Peuple & les Sçavans diſent tous la même choſe de Vous, quoique par differens motifs. Ceux-cy en jugent par leurs propres lumieres, & conviennent que Vous êtes un des Hommes qui ont fait le plus d'honneur, non ſeulement à la Faculté de Paris, mais encore à toute la Medecine en general. Celuy-là qui connoît depuis long-tems vôtre heureuſe applica-*

*tion à traitter les Malades, qui sont asseZ heureux pour estre confiez à vos soins, louë Dieu de ce qu'il a si bien inspiré le Prince sur vôtre sujet, & se promet de voir conserver sous vôtre dire-ction une santé si précieuse. Il en a déja de bonnes assurances dans la conduite que Vous aveZ tenuë tout nou-vellement. Ces louanges, MONSIEUR, étant avoüées & consenties de tout le monde, sont d'une nature à ne pouvoir aller plus loing. Il faudroit seulement une plume plus éloquente que la*

*mienne pour les transmettre à la posterité. Je me contenteray de luy marquer seulement le respect & l'attachement avec lequel je suis,*

*MONSIEUR,*

Vôtre tres-humble
& tres-obéissant
Serviteur,
DE LAUNAY.

## AVERTISSEMENT.

Quoiqu'il soit souvent necessaire de faire des Discours préliminaires sur les Ouvrages qu'on donne au Public, afin d'informer le Lecteur de leurs projets, & de prévenir par-là les doutes & les scrupules qu'on se pourroit former à leur occasion; je me contenteray seulement de dire, que ce qui a donné lieu à mes Hypotheses, ne fut que le doute où me parurent être de ce-

lebres Medecins, ſur les ſentimens qui avoient parû juſqu'icy touchant la Generation & la maniere de raiſonner des Meladies Veneriennes & du Mercure. Je crûs alors que je ne ſerois point blâmable de m'appliquer à rechercher des raiſonnemens qui paruſſent ſenſibles, & qui pûſſent en même tems expliquer phyſiquement tant de prodiges & de ſimptomes qu'on y remarque journellement.

Je ne m'arrêteray point non plus à parler de l'ordre que j'ay tenu en compoſant ce Syſteme; car outre que l'Ouvrage eſt tres-petit, l'ordre & l'arrangemenr de toutes ſes parties eſt tel,

que la seule inpection de ses titres suffit pour en faire connoître tout le dessein.

En effet, n'ayant suivi que l'ordre des pensées qui se presentoient à l'esprit en le travaillant, cela fait que toutes les matieres qu'il contient s'y trouvent tissuës & rangées dans une dépendance si naturelle entr'elles, que la fin de la premiere Partie est comme le commencement de l'autre; & même on peut voir que tout ce qui peut arrêter l'esprit dans le doute aprés la lecture de quelque Chapitre, est toûjours le sujet que l'on traitte dans le suivant : ce qui pourra peut-être bien faire que les moins

curieux ayant commencé d'en lire quelque partie, se trouveront insensiblement engagez à passer outre : jusques-là que leur curiosité ne pourra être satisfaite qu'aprés avoir parcouru tout l'Ouvrage.

Il est vray que n'ayant pas toûjours le tems de continuer une telle lecture sans interruption, il semble que cet engagement, tout agréable qu'il est, pourroit bien être cause que l'esprit du Lecteur seroit toûjours inquiet, dans l'attente de l'éclaircissement de ces doutes qui dépend de la suite, tandis qu'il seroit détourné de la voir. Mais le remede n'est pas loin, il ne faut que

jetter les yeux ſur la Table qui ſuit, pour ſatisfaire ſa curioſité. Car la diſpoſition de l'Ouvrage y paroît ſi nette & ſi claire, que l'on peut par ſon moyen découvrir d'une ſeule veuë tout ce qui en eſt.

Il eſt diviſé en deux Parties, dont la premiere traite de la Generation & de ſes Phenomenes eſſentiels & extraordinaires. La ſeconde concerne les Maladies Veneriennes, où leurs principaux Symptomes y ſont auſſi expliquez, avec une explication toute particuliere des Phenomes que produit le Mercure, tant en Chymie, que dans le corps des Verolez.



# TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIERES

qui ſont contenuës en ce Livre.

## I. PARTIE.

TABLE.

*Comment*

SECONDE PARTIE.

DU MERCURE.

# DE LA GENERATION

## PREMIERE PARTIE.

De l'idée qu'on en doit avoir pour connoistre tout ce qu'on y remarque de plus essentiel & extraordinaire.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Contenant l'Anatomie du Placenta, la circulation qui s'y fait, & comment se peut former la semence, les vaisseaux où elle passe ; avec une description des parties naturelles de la femme qui servent à la generation.*

MA profession m'ayant engagé à étudier l'Anatomie pour m'instruire des parties de l'homme qui en

sont le sujet, je me suis appliqué pendant ce temps aux differens usages de quelques-unes; & comme les parties genitales des deux sexes ont fait le sujet de ma curiosité, par rapport à mon dessein, j'ay recherché autant qu'il m'a esté possible les differens sentimens qui ont paru jusqu'à présent sur la generation, & les raisons qui les pouvoient autoriser, qui ne m'ont paru guere vrai-semblables, non plus qu'à un grand nombre de celebres Physiciens, dont le doute n'a servi qu'à augmenter l'envie de satisfaire au dessein que je m'étois formé.

Je commençay en l'année 1690. à y faire les premieres reflexions, ainsi qu'au reste de cet Ouvrage, pour trouver un raisonnement plus conforme à l'expérience.

Encore que je n'eusse pour lors fait aucunes dissections du Placenta, je ne laissay pas de commen-

cer à tracer le Systeme, que je proposeray de la conception, que je n'aurois eu garde de rendre public, sans examiner auparavant s'il se rapporteroit à l'expérience, je veux dire s'il rendroit raison de la disposition des parties du fœtus, comme de l'umbilic, du placenta, & des membranes qui l'enveloppent.

*Du placenta & comme il est composé.*

J'ay remarqué, ainsi qu'ont fait les Anatomistes de ce temps, que le placenta est formé par la division des vaisseaux umbilicaux, qui se répandent en un million de petites branches, qui se terminent à sa superficie; les arteres umbilicales estant dispersées en un nombre considerable de rameaux presqu'imperceptibles.

*Veine umbilicale & sa route pour porter le sang au cœur.*

Prés de leurs extrémitez se rencontrent d'autres rameaux semblables, qui se réünissent à mesure qu'ils s'approchent du cordon, pour n'en former qu'un appellé veine umbilicale, qui perce les

tegumens pour se traîner par la scissure du foie dans le sinus de la veine porte, où le sang qu'elle contient & qu'elle reçoit des arteres matricales & umbilicales, se mélange avec celuy de ce sinus, qui le réchauffe, & ranime son mouvement, & passe ensuite confusément partie par le foie, & partie par le canal veneux, pour se rendre dans la veine cave, & puis au cœur.

*Que le fœtus doit recevoir beaucoup de sucs nourriciers.*

Je parleray dans la suite comme se doit faire la circulation dans le fœtus pour sa nourriture, qui doit recevoir une tres-considerable quantité de sucs nourriciers; si on concilie sa grandeur au peu de temps qu'il a pour l'acquerir au ventre de sa mere.

Il n'importe pas peu de sçavoir l'ordre & l'arrangement des parties qui servent à former la semence; comment cette liqueur s'y perfectionne pour la production de son espece, afin de mieux

juger des phenomenes que je rapporteray.

Aprés que Dieu eût créé le ciel & la terre, il créa les plantes & les animaux ; & enfin l'homme comme le plus accompli de ſon ouvrage, donnant à tous le pouvoir de ſe perpetuer par l'aide d'une ſeconde cauſe. Car il donna à la terre des ſucs capables de faire vegeter les plantes. Mais la ſtructure des animaux étant bien differente de la leur, & prévoyant que la terre ne pourroit contribuer par ces ſucs à animer leur ſemence, comme elle fait celle des plantes, l'engagea de faire de chaque eſpece deux genres différens ; ſçavoir mâle & femelle, attribuant à chacun des parties propres à concourir à la generation & conſervation de leur genre & eſpece.

*Que Dieu a donné à chaque eſpece le moyen de ſe perpetuer.*

M'étant propoſé pour ſujet la generation de l'homme, je ne parleray qu'en paſſant de celle des

animaux, pour ſe former quelque idée ſur les conjectures qu'on en doit tirer par rapport à la ſienne.

Il y a je croy peu de perſonnes éclairées qui ne ſçachent comment ſe fait la maſtication, digeſtion, chilification, & ſanguification; c'eſt ce qui me fera prendre le ſang ſortant du cœur pour le conduire dans les parties qui conviennent à mon ſujet, pour inſtruire ceux qui n'ont pas la connoiſſance de cette route, & leur donner lieu de juger de ce que je traiteray.

*Comment le ſang ſorti du cœur eſt porté par l'aorte*

Le ſang pouſſé par la contraction du cœur dans l'aorte, qui ſe diviſe en deux rameaux à quelques travers de doigts du cœur, dont l'un monte à la tête & aux bras, pendant que l'autre deſcend le long des vertebres, pour ſe diſtribuer en pluſieurs branches dans le bas ventre & aux extrémitez inferieures, le diſtribuë à ces parties.

La raiſon fait juger que les parties du ſang les plus legeres ou ſubtiles, ſe ſeparent à cette premiere diviſion des plus groſſieres, pour enfiler la route ſuperieure; rencontrant enſuite la diviſion des axilaires, carotides & vertebrales, elles ſe ſeparent encore de nouveau, les plus legeres & ſubtiles prenant leur cours par les carotides & vertebrales, & les autres par les axilaires, dont le chemin n'eſt pas ſi rapide; & ainſi ſucceſſivement, pour que leur ſubtilité les occaſionne à ſe mieux gliſſer dans les canaux du cerveau. & regenerer les eſprits animaux; pendant que celles, dont la groſſiereté les empêche d'y entrer, paſſent dans les veines pour retourner au cœur.

*Que les parties du ſang les plus legeres montent à la teſte.*

C'eſt neanmoins de ce ſang de la premiere diviſion deſcendante, qui nous paroiſt le plus groſſier, que ſe forme la ſemence, ſi l'on en croid le ſentiment general;

*Que la ſemence ſe formeroit du ſang le plus groſſier, ſi l'on ſuit le ſenti-*

*ment general.* quoy qu'embaraſſé de pluſieurs parties heterogenes, dont il ne peut ſe débaraſſer, qu'en paſſant dans pluſieurs viſceres qui l'en purifient; car à quelque diſtance au deſſous des arteres emulgentes, il ſort d'ordinaire du tronc de l'aorte deux vaiſſeaux appellez arteres ſpermatiques, qui ſe vont diſtribuer en un nombre preſqu'infini de rameaux dans la ſubſtance des teſticules, pour que les parties de la ſemence, qu'on dit eſtre mélangées avec le ſang, s'en ſeparent ſortant de leurs extrémitez, pour entrer dans les rameaux ſeminaires, pendant que celles du ſang retournent par les veines reprendre le cours de la circulation.

*Comment le ſang eſt porté aux teſticules.*

J'ay dit que les arteres ſpermatiques prenoient d'ordinaire leur origine du tronc de l'aorte, parce qu'il ſe rencontre des ſujets où elles la prennent des emulgentes.

Il ne ſeroit, je croy, pas moins poſſible & naturel de croire, que les nerfs diſperſez en un tres grand nombre de branches dans ces mêmes parties; fuſſent les veritables vaiſſeaux ſpermatiques, y portant les eſprits qu'ils contiennent de la moële de l'épine dans la ſubſtance teſticulaire, où ils ſe congeleroient, pour former cette liqueur, qui ſeroit enſuite pouſſée par ces eſprits, qui ſuccederoient à ceux dont elle ſe formeroit dans les canaux ſeminaires, qui peuvent fort bien avoir leurs embouchеures aux extrémitez des filets nerveux, à peu prés de la même maniere que s'abouchent les veines & les arteres.

*Qu'il paroîtroit aſſez vrai-ſemblable que les eſprits formeroient la ſemence.*

C'eſt ce qui ne paroîtra pas ſi impoſſible, lorſque je parleray de la maniere que ſe fait leur gonflement dans les gonorrhées, & pourquoy la vérole, qui y ſuccede, ſe manifeſte plûtoſt par des nodus aux os, que par des ulceres dans les chairs.

*Que leur arrangement naturel pourroit former les differentes parties de l'animal.*

Il ſemble qu'il paroîtroit même aſſez plauſible de croire, que les eſprits pouſſez dans les teſticules, s'y arrangeroient, pour former les différentes parties de l'animal, ou du moins que leur dernier arrangement s'acheveroit dans les veſicules ſeminales, avant leur expulſion, qui leur ſerviroient comme de moûle, pour donner commencement à toutes les parties d'un corps.

De même que les parties d'une plante ſe trouvent dans ſa ſemence au temps de ſa maturité, les ſucs nonrriciers y ayant reçû leur arrangement pour les former.

*Route de la ſemence au ſortir du teſticule, & de ſon augmentation avant d'eſtre expulſée.*

De quelque maniere que ſe faſſe la ſemence, il eſt certain qu'elle eſt portée des vaiſſeaux ſeminaires dans l'epididime ; puis dans les déferens, qui la vont répandre dans les veſicules ſeminales, où quelques Anatomiſtes modernes aſſurent qu'elle y reçoit une nouvelle matiere, qui étant portées

ensembles par les canaux ejaculatoires dans l'uretre ; ils prétendent qu'elle y en reçoit une seconde qui vient des prostates, qui servent à empêcher l'exaltation des esprits contenus dans la premiere, & à endurer ce canal, où je croy qu'elle coule à peu prés de même que pourroit faire un petit volume d'eau sur un papier imbibé d'huile.

*Vaisseaux spermatiques de la femme.*

Les vaisseaux spermatiques de la femme sont comme ceux de l'homme ; à l'exception qu'ils se divisent vers le milieu de leur trajet en deux rameaux, dont les plus gros se vont répandre aux testicules, & les autres à la matrice.

*Comment se filtre la semence dans la femme.*

Ceux qui se vont répandre dans les deux substances testiculaires, y portent le sang qu'ils répandent dans les glandes dont elles sont parsemée, & qui servent comme de crible pour filtrer la semence, & la separer d'avec luy ; s'il est vray

qu'elle en vienne précisement, d'où elle passe en de petites vesicules, pendant que le sang continuant sa route, entre dans les veines, pour estre reporté au cœur.

*Ce qu'on doit entendre par les œufs.* Ce sont ces vesicules que les Ovistes apellent les œufs, qu'ils disent se détacher au tems de la copulation, ou peu aprés, pour tomber dans l'uterus, aprés avoir été rendus feconds par les parties spiritueuses de la semence masculine; & ils appellent Ovaires l'endroit où se forment les œufs.

Il ne sera, je croy, pas inutil de faire le discours des parties naturelles de la femme necessaires à la géneration, ainsi qu'on a fait de celles de l'homme où passoit sa semence, pour être portée dans la matrice; tant afin d'en instruire le Lecteur, qui pourroit n'en pas avoir connoissance, que pour ne pas interrrompre les raisonnemens dont nous parlerons, lorsque nous

ſuppoſerons l'une & l'autre ſemence découler des deux ſexes, pour ſe rendre au reſervoir matrical, que nous conſiderons être le lieu ordinaire où ſe fait la conception, & dans lequel ſe paſſent tous les phenomenes que nous raporterons à ſon occaſion.

A la partie inferieure de l'hypogaſtre, entre les os pubis & l'anus, on remarque une ouverture, qui eſt apellée, à raiſon de ſa figure, la grande fente, qui n'eſt pas plûtoſt ouverte, qu'on voit paroître deux avances charnuës & membraneuſes, à peu prés ſemblables à celles qui pendent ſous la gorge des poules. Aſſez prés d'elles ſe remarque un petit corps charnu apellé clitoris, auquel on place le ſiege de la volupté; on y voit un eſpece de balanus ou gland, à peu prés ſemblable à celuy de la verge maſculine, recouvert auſſi d'un prépuce. Ce corps s'allonge dans quelques femmes, de ma-

*Des parties naturelles de la femme.*

*Ce qui peut occaſionner les femmes à la paillardiſe*

niere qu'elles en peuvent abuſer avec d'autres ; c'eſt ce qui les a fait apeller des Grecs *Tribades*, & des François *Ribaudes*.

Les meilleurs Anatomiſtes nous aſſurent qu'il n'y paroiſt aucun canal ; ce qui pourroit bien faire conclure que leur paillardiſe ne ſeroit point à craindre du côté de la groſſeſſe, quoy que j'aye neanmoins oüy dire pluſieurs fois à feu mon Pere, qui a eu l'honneur d'être Chirurgien ordinaire d'une des premieres Princeſſes du Sang, qu'étant à Orleans chez un de ſes oncles qui exerçoit avec applaudiſſement la Chirurgie dans cette grande Ville, qu'il y avoit vû une femme qui engroſſa pluſieurs de ſes ſervantes ; ce qui pourroit nous porter à croire que cette partie pouvoit avoir en elle un canal propre à écouler quelque ſemence capable de produire à peu prés les mêmes effets que ſi ſçût été un veritable mâle, & que cette femme

*Hiſtoire d'une femme qui engroſſa pluſieurs filles.*

auroit pû avoir été composée du mélange de deux semences différentes, dont toutes les parties de la masculine auroient esté confonduës dans la feminine, à l'exception de celles qui pouvoient préparer & porter au dehors la semence masculine, ainsi que je l'expliqueray page

Peut-être que celle dont parle Martial au 1. Livre de ces Epig. pouvoit bien être de ce caractere, ou du moins que la premiere dont il vient d'être parlé, auroit veritablement été de ces hermaphrodites que quelques Auteurs nous dépeignent; ou enfin il auroit falu que ces filles luy en eussent bien fait accroire à l'occasion de sa paillardise.

Assez prés de cette partie se rencontre le conduit de l'urine, & enfin paroist ce fameux canal de la matrice qu'on apelle *vagina* ou vagin, parce qu'il sert comme de fourreau à la verge masculine au temps de la copulation.

*Du vagin, sa structure & ses usages.* Ce tuyau est membraneux & composé de fibres charnuës qui l'alongent & le racourcissent suivant ses besoins ; sa tunique inferieure est graissée d'une liqueur qui y distille, tant pour empêcher son dessêchement, que pour y faciliter l'entrée de la verge, & celle de la semence masculine dans la matrice, lorsqu'elle n'y peut être portée sans couler dans ce canal.

*Conduits des prostates & leurs usages.* Il y a dans ce conduit vaginal de petits canaux qui y répandent une espece de semence, qui a le même usage que celle des glandes prostates aux hommes ; aussi apelle-t-on les parties qui la fournissent du même nom de prostates, l'une & l'autre n'étant répanduës au tems de la copulation, que pour mieux graisser & enduire les endroits ou la semence masculine doit passer.

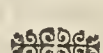
*De la matrice, & des canaux qu'on appelle trompes.* A l'extrémité de ce canal se voit la matrice, de la figure d'une poire un peu aplatie, dont la tunique interne est humectée d'une liqueur

un

peu onctueuſe, pour l'entretenir mole & doüillette. A chaque côté de ſon fond il y a un tuyau d'une figure aſſez particuliere ; car il paroiſt aſſez étroit à ſon origine, & s'élargit devers le teſticule en forme de franges, ou quelques unes de ces fibres s'attachent ; ce ſont elles qui dirigent les autres à embraſſer le teſticule au tems du congrés, pour en faire ſortir l'œuf, ſi l'on en croid les Oviſtes, & ſelon moy, la ſemence ; leur diſpoſition reſſemblant aſſez bien à une trompette, leur a fait donner le nom de trompe. Leurs fibres ſont charnuës, & à peu prés circulaires, pour ſe mouvoir ſelon leurs beſoins : car la matrice étant agitée dans la copulation, occaſione les fibres les plus proches de la matrice de ſe mettre en mouvement, qui continuënt à ſe mouvoir les uns aprés les autres juſqu'au teſticule, en telle ſorte que celles qui compoſent le pavillon frangé étant en mouvement, ſont

*Comment les fibres des trompes ſe peuvent mettre en mouvement.*

dirigées par celles qui tiennent au testicule à l'embrasser & à le presser, pour en faire sortir la semence contenuë dans quelques-unes des vesicules qu'il renferme, qui répanduë dans la trompe pourroit par ses picottemens faire faire à ces fibres un mouvement opposé, en les faisant mouvoir du testicule vers la matrice, pour y faciliter sa descente ; à quoy ne contribuë pas peu la liqueur onctueuse qui se répand sur la surface interne de la tunique interieure des trompes, où elle coule à peu prés de même que fait celle de l'homme dans l'uretre : & comme pourroient faire quelques goutes d'eau sur un papier huilé.



## CHAPITRE II.

*Où sont rapportées les differentes opinions de la generation qui ont paru jusqu'à present, & les raisons qu'on leur objecte.*

Comme il y a eu plusieurs opinions sur la generation, il est bon de les raporter, avant que de parler de celle que je dois proposer..

*Premiere opinion sur la generation.*

Commençons par la plus ancienne, qui étoit que la semence du mâle étoit seule necessaire pour la perfection de l'enfant, la femme ne contribuant, dit-elle, que du lieu pour la faire animer ; tout ainsi que la terre fait vegeter les semences qu'on y a jettées.

*Seconde opinion.*

Celle qui l'a suivie, étoit que l'enfant se faisoit du mélange des

femences feminine & mafculine, qui y contribuoient toutes les deux par l'arrangement de leurs particules.

*Troisiéme opinion.* La troifiéme prétend que tous les animaux, & même les hommes fe faffent par des œufs qui fe trouvent dans les tefticules de la femelle, à qui elle a donné le nom d'Ovaires ; & que les mâles ne contribuënt feulement pour la generation que de quelques efprits volatils qui s'échapent de leur femence, & pénétrent, dit-elle, par les trompes jufqu'à l'ovaire, pour animer l'œuf le plus en état d'être vivifié.

*Quatriéme opinion.* La quatriéme & derniere eft fort oppofée à la précedente, prétendant qu'il n'y ait que les mâles qui fourniffent la matiere pour la formation de l'enfant ; & que la femme fournit feulement de quoy former ces envelopes : Voicy la raifon qu'elle en donne.

Le mâle dardant fa femence dans

le corps de la femelle, (qu'elle ſuppoſe n'être qu'un compoſé de petites inſectes) paſſe enſuite par l'une des trompes, pour ſe rendre à l'ovaire, ou quelques-uns de ces œufs qui doit s'ouvrir dans ſa maturité, étant ouvert, laiſſe le moyen à quelqu'un de ces inſectes d'y entrer; où il n'eſt pas plûtoſt que l'œuf ſe referme, & empêche ainſi que d'autres n'y entrent, ſuppoſant en même-tems que la queuë de l'inſecte reſte dehors pour former l'umbilic.

Si l'on examine les raiſons pour & contre, on reconnoîtra qu'elles ſouffrent d'auſſi grandes difficultés pour les admettre, qu'elles peuvent avoir d'autorités à les faire recevoir.

Car on ne peut ſuppoſer la premiere, ſans admettre une enveloppe à la ſemence du mâle, pour la formation des membranes Amnios & Chorion, ce qui ne paroiſt pas vrai-ſemblable, parce

*Reponſe à la premiere Objection.*

qu'on ne peut en imaginer à des liqueurs qui ſont obligées de couler comme fait la ſemence, dont l'effort de l'écoulement ne manqueroit pas de la rompre en s'alongeant pour paſſer dans l'uretre.

Outre qu'elle peut bien n'être jettée que par repriſes à l'occaſion des ſecouſſes qu'elle peut recevoir des parties où elle paſſe.

*Objection.* On pourra dire, que ces différens écoulemens de ſemence ſont autant de matieres propres à la generation, chacune pouvant être envelopée d'une membrane qui leur ſoit particuliere, & que cette raiſon peut même les faire ſeparer.

*Ce qu'on en pourroit conclure.* De ce raiſonnement l'on pourroit conclure, qu'en general les accouchemens devroient être de pluſieurs enfans, puiſque ces differens écoulemens de ſemence ſeroient également cultivez par la

nature, comme on l'obſervera, page

Celle du mélange des ſemences ne peut être admiſe ſans détruire les membranes qui doivent envelopper le fœtus, ſans quoy elle ne peut ſubſiſter ; à moins qu'il ne ſe faſſe peu de tems aprés un autre écoulement de ſemence pour les envelopper, ainſi que je l'expliqueray en traitant des phenomenes extraordinaires qui arrivent dans la conception.

*Reponſe à la deuxiéme opinion.*

La troiſiéme, qu'on ſuppoſe ſe faire par des œufs, n'eſt gueres plus croyable, ſi l'on conſidere que la ſemence étant auſſi épaiſſe & glaireuſe qu'elle eſt, n'eſt pas un petit obſtacle à l'exaltation de ces parties ſpiritueuſes ; ſuppoſons même qu'il s'en échape, ne ſeroient-elles pas obligées de remplir toute la capacité de l'appartement du fœtus, auparavant que de paſſer par les trompes pour aller juſqu'à l'ovaire ? & ne faudroit-il

*Reponſe à la troiſiéme opinion.*

*Qu'il paroiſt comme impoſſible que les eſprits ſeminifiques puiſſent penetrer juſqu'à l'œuf.*

pas en même tems leur ſuppoſer une matiere qui pût ſoûtenir ce mouvement, & les faire pénetrer juſqu'à l'œuf.

Nous remarquons journellement que les parties chaudes ſont les plus propres à mettre & entretenir les autres êtres dans le mouvement qui leur eſt neceſſaire pour produire quelques phenomenes. Par exemple, il eſt naturel à celles du feu de mettre le mercure en mouvement, & de le pouſſer en l'éloignant de l'endroit où il le rencontre,

*Suite de la même preuve*

Ne ſeroit-il pas auſſi plus probable de croire, que le fond & les côtez de cette capacité étant plus garnis & environnez de parties qui leur communiquent beaucoup plus de chaleur que ſon orifice n'en reçoit de celles qui l'environnent, déterminaſſent plûtoſt le cours de ces eſprits du côté du vagina, que vers les trompes ; ce qui ſera d'autant plus croyable, lorſque

lors que je parleray de la facilité avec laquelle se gagnent les Maladies Veneriennes.

*Qu'il ne paroit pas vraisemblable que la generation se fasse par des œufs, & pourquoy?*

Une autre preuve qui pourroit convaincre que la génération ne se fait pas de cette maniere, est l'exemple des œufs des poules ; car s'il étoit vray, que les esprits de la semence masculine fussent capables d'animer ceux qu'on suppose dans la femme, il n'en devroit pas moins arriver à ceux des poules, qui le devroient être dés le moment qu'ils ont eu la compagnie du cocq ; & par consequent le poulet croîtroit & augmenteroit de jour à autre, tout ainsi qu'on le suppose dans le fœtus de l'œuf d'une femme.

Car si nous considerons qu'être animé, est le mouvement universel des liqueurs que nous remarquons dans l'animal, nous dirons qu'il doit recevoir quelque chose qui puisse l'entretenir, puisque nous voyons journellement que la cef-

*Que ce mouvement étant cessé · empêcheroit l'animal d'exister par la suite.*

sation de ce mouvement cause la destruction de l'animal : ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puis qu'à chaque circulation il en reste une bonne partie pour accroître les siennes, s'il ne recevoit de quoy renouveller ces liqueurs dissipées ; or nous sçavons qu'elles ne le peuvent être que par la nourriture ; il faudroit donc necessairement admettre, que l'animal l'a reçoit aussitost qu'il est animé.

*Que si l'œuf s'anime dans l'ovaire d'une femme, qu'il n'y doit guere demeurer.*

Or si l'on vouloit supposer que l'œuf pût s'animer dans l'ovaire d'une femme, je ne pourrois croire qu'il y restât longtems aprés l'avoir été ; car l'augmentation qu'il y recevroit pourroit l'empêcher de passer par la trompe, ou du moins seroit-il obligé de la dilater considerablement en y passant ; ce qu'il ne pourroit faire sans causer de tres-grandes douleurs ; mais comme cela ne se remarque pas, il en devroit sortir aussi-tost qu'il a été animé.

Peut-être, me dira-t-on, qu'il s'est rencontré des fœtus dans la trompe de quelque femme, & même dans l'hypogastre ; que ces derniers étoient venus jusqu'à terme, & que leur mort n'auroit été occasionnée que faute d'en pouvoir sortir. Je le veux ; il y a même raison pour cela, comme on le remarquera cy-aprés : mais ce sont des faits assez extraordinaires, pour ne les croire qu'accidentels, au lieu qu'ils pourroient arriver souvent, s'ils restoient quelque temps dans l'ovaire aprés avoir été animez ; puisque le pavillon frangé, qui apparemment ne se peut mettre en mouvement qu'au tems de la copulation, n'étant plus en état de recevoir l'œuf, étant relâché il s'ensuivroit qu'il tomberoit toûjours dans le bas ventre ; ainsi il faudroit croire qu'il s'anime & se détache au moment du congrés. *Objection.* *Autre preuve.*

Tout consideré, s'il étoit vray

*Differences qui se rencontreroient dans la generation de l'homme & du poulet.* que le fœtus fut renfermé dans un œuf, comme un poulet l'est dans le sien, ils se trouveroient fort differens l'un de l'autre pour leur generation.

*Premiere difference.* Car il ne paroist pas vrai-semblable que les esprits seminifiques du cocq pussent traverser la coque de l'œuf, lorsqu'elle est dessechée, & aussi dure que nous la voyons d'ordinaire immediatement aprés être pondu ; il faudroit donc qu'il restât un tems considerable dans le corps de la femelle aprés les avoir reçûs, s'il les reçoit, comme il y auroit toute apparence, avant qu'elle ait commencé à s'endurcir.

Si cela est, on ne peut douter qu'il n'y ait une grande difference de l'un à l'autre dans le dévelopement de leurs parties, pour être mises en mouvement, qui est ce qu'on doit entendre, quand je dis que l'animal est animé, puisqu'ils signifient à peu prés la même

chose. Car suivant l'hypothese de l'œuf humain, qu'on prétend qui s'anime dés le moment de la copulation, celuy de la poule devroit aussi s'animer au même instant qu'elle seroit cocquetée; neanmoins nous voyons tout le contraire, car s'il l'étoit les parties du germe dans lesquelles sont contenuës les liqueurs du poulet, en consommeroient une partie pour leur augmentation; & les parties de ce germe ainsi en mouvement, se trouveroient en état pour le renouveller, de succer, pour ainsi dire, le jaune & les autres liqueurs renfermées dans l'œuf: or si cela étoit, le poulet écloroit dés le ventre de sa mere, de la même maniere qu'on le suppose à l'égard du fœtus, ou du moins écloroit-il peu de temps aprés qu'il seroit pondu, si l'on veut supposer que les esprits seminifiques du cocq puissenr traverser sa coque lorsque la poule est prête de le pondre.

*Seconde difference. Et de ce qui sembleroit devoir arriver si les esprits seminifiques du cocq étoient capables d'animer l'œuf d'une poule.*

*Troisiéme difference. Et de ce qu'on pourroit croire à l'occasion des membranes de l'œuf humain.*

On remarque encore que les œufs de toutes les especes d'animaux volatils, renferment non seulement l'animal, mais encore la matiere de sa nourriture jusqu'à ce qu'il éclose ; au lieu que l'enfant la reçoit de sa mere si-tost qu'il est animé, & continuë de la recevoir jusqu'à sa naissance, qu'on peut comparer à l'éclôment du poulet ; & ne pourroit-on pas croire aussi, que les membranes de l'œuf humain pourroient s'endurcir pendant son séjour dans l'uterus, à peu prés de même que celles de l'œuf d'une poule s'endurcissent dans le sien ; & quand même elles ne s'y endurciroient point, il n'est pas aisé de croire que les extrémitez des tuyaux qui composent le placenta, pussent percer ces membranes, puisque leur flexibilité ne seroit, je croy, pas en état de forcer la resistance de ces pelicules : car il n'y a pas d'apparence qu'elles ayent sur el-

les, & avant la conception, le placenta, quiſqu'étant formées pour recevoir les parties de la ſemence propres à former le fœtus, elles les doivent enfermer, comme peuvent faire celles qui renferment le germe de l'œuf d'une poule; autrement ſi le placenta étoit ſur les membranes de l'œuf avant la conception, il ſe formeroit apparemment des parties de la ſemence qui arriveroient les dernieres à l'œuf, & n'y pouvant entrer, parce qu'il ſe trouveroit déja rempli à leur arrivée, il s'enſuivroit qu'il ſe pourroit continuer dans tous les petits canaux, qui filtreroient ces parties de la ſemence, ce qui n'augmenteroit pas peu l'obſtacle de ſon détachement, & à le rendre, ſi on le peut dire, impoſſible.

*Que les phenomenes extraordinaires qui arrivent dans la con-*

A tout ce que nous venons de dire, l'on pourroit ajoûter que les phenomenes extraordinaires, dont nous parlerons, ne s'expli-

queroient pas mieux par le ſyſteme des œufs ; que par celuy du mélange des ſemences, puiſqu'il faudroit ſuppoſer deux germes renfermez dans un même œuf, pour produire par exemple un fœtus qui auroit pluſieurs têtes, bras, jambes, &c. or cette ſuppoſition pourroit nous faire concevoir que les œufs étant capables de recevoir & contenir pluſieurs germes, qu'il n'y auroit pas plus d'ordre pour leur arrangement dans cet œuf, que par celuy du mélange des ſemences pour former le fœtus, dont l'un & l'autre ne ſeroient pas moins ſujets à nous donner de petits monſtres, ſi on peut ainſi les appeller, & particulierement l'œuf, qui ne pourroit, je croy, s'empêcher de recevoir indifferemment toutes les parties de la ſemence qui ſe porteroient à y entrer, pour former pluſieurs fœtus, ou leurs differentes parties à quoy elles ſeroient déterminées,

*ception, ne s'expliqueroient pas mieux par le ſyſteme des œufs, que par celuy du mélange des ſemences.*

ce qui n'y feroit qu'augmenter la confuſion. A quoy l'on peut encore ajoûter, que ſi l'on veut que tous les germes ayent été formez dans l'œuf de la premiere femme, qu'il ne devroit pas non plus ſe trouver de ces faits extraordinaires, puiſque Dieu qui les auroit ainſi créé, les auroit ſans doute tous également perfectionnez.

*Ce qui a pû occaſionner le ſentiment des œufs.*

Il eſt de plus aſſez difficile de ſe perſuader que la compreſſion de l'ovaire n'occaſionne pas la ruption de la pelicule qui renferme la ſemence, auſſi-toſt que d'en occaſionner ſeulement le détachement; ce qui détruiroit tout le raiſonnement des Oviſtes: & ce qui les a pû faire croire, ſelon toute apparence, que la generation ne ſe pouvoit faire autrement, eſt la remarque qu'ils ont pû faire d'une eſpece d'œuf aprés la conception, qui peut bien être l'enveloppement des deux ſemences dont je parleray dans la ſuite.

*Reponse à la quatriéme opinion.*

La quatriéme ne paroiſt pas moins incompréhenſible que les autres, puiſqu'outre qu'il eſt difficile de croire qu'un corps ouvert de luy-même, puiſſe ſe refermer à l'occaſion d'un inſecte, tel qu'on le ſuppoſe, qui ſeroit même plus en état de la dilater qu'autrement; il faudroit encore que ces inſectes, dont on ſuppoſe la ſemence être compoſée, fuſſent en état de ſe ſeparer les uns des autres pour pouvoir entrer ſeparément dans ces œufs, c'eſt à dire, qu'il n'en pût entrer qu'un dans chaque œuf, d'où l'on pourroit ce me ſemble conclure, qu'avec cet ordre qu'il ne devroit rien ſe paſſer de ces phenomenes extraordinaires qui arrivent quelquefois dans la conception; outre qu'il eſt difficile de ſe perſuader la ſeparation de ces inſectes, la ſemence nous paroiſſant d'une tenuité aſſez conſiderable pour les en empécher, étant à peu prés de la nature du blanc d'œuf.

## CHAPITRE III.

*De la Generation & de ses phenomenes essentiels. expliquez conformément à la raison & à l'experience ; avec la maniere que le fœtus est animé, de sa circulation, & comment il reçoit sa nourriture.*

SI l'on fait reflexion à ce principe de Physique, que chaque chose ne tend point à sa destruction, on se persuadera aisément que l'homme & la femme ayant l'un & l'autre des parties propres pour la generation de la semence, qu'ils se peuvent par consequent perpetuer.

*Que chaque chose ne tend point à sa destruction.*

L'exemple d'une greffe, quoy qu'entée sur un arbre different, qui n'amene pas d'autres fruits que

*Que l'exemple d'une greffe pourroit nous en persuader.*

de son genre & espece, les sucs noutriciers qui y passent prenant la figure de ces parties pour les construire, & n'en pas former d'une autre difference. peut fort bien nous servir en ce rencontre.

*Que les semences de l'un & de l'autre sexe ne doivent point former d'autres parties que celles de leur genre.*

Car de même la semence par son assemblage dans les testicules & les vesicules seminales de l'un & de l'autre sexe, ne doit point former d'autres parties que de celles de son genre & espece, & dont les sucs nourriciers qu'elles reçoivent, pour leur augmentation, n'en doivent pas changer la structure; non plus que les parties de la semence d'une plante, ne sont point changées par les sucs nourriciers qu'elle reçoit de la terre pour leur accroissement.

*Raison qui nous en pourroit persuader.*

Pourquoy donc vouloir, que l'homme ou la femme engendrent deux sexes differens par leur nature & composition, leurs parties changent-elles, pour former tan-

toſt une ſemence maſculine, & tantoſt une feminine ? Non ſans doute ; & il ſembleroit même plus naturel de croire, que chacun d'eux concourt à la conſervation de leur genre, & tous deux enſemble à celle de leur eſpece ; & que le bonheur de ſe perpetuer, vient du hazard de la ſemence enveloppée, qui eſt ainſi déterminée par la Toute-puiſſance.

*Que la femme eſt ſuppoſée pouvoir éjaculer ſa ſemence.*

Il eſt aiſé de connoître par ce raiſonnement, que la femme eſt ſuppoſée n'êtte pas moins capable d'éjaculer ſa ſemence, que l'homme l'eſt à l'égard de la ſienne.

*Preuve de cet écoulemẽt & comment il ſe peut faire.*

La preuve en eſt aſſez évidente, car au tems de la copulation, s'il ſe rencontre quelque veſicule dans l'un des teſticules de la femme, qui en ſoit plus remplie que les autres, ſa pelicule en ſera d'autant plus étenduë, & moins capable de reſiſter à la compreſſion

qu'elle reçoit; car le remuëment qu'excite la copulation à toutes les parties de la generation, celuy du pavillon frangé comprimant le testicule, presse par consequent la vesicule la plus remplie beaucoup plus que les autres, dont la pelicule resistant moins que celles des ces dernieres à cet effort, à cause de sa dilatation, se déchire, & permet ensuite à la semence de sortir par quelques-uns des pores de la membrane exterieure du testicule, à peu prés de même que les Ovistes y supposent la sortie de l'œuf, au tems même de la copulation ; car je n'estimerois pas qu'il fut naturel à cette membrane du testicule de se déchirer pour laisser passer l'œuf ou la semence, puisqu'on n'y remarque pas d'ordinaire de cicatrice : quoy qu'il en soit, la semence tombant du testicule dans la trompe, elle pourroit bien par ses picottemens y exciter quelque

remuëment à ces fibres, du pavillon vers la matrice, qui faciliteroit sa descente par ce canal dans le lieu qui sert de demeure à l'enfant pour quelque tems; c'est, je croy, ce qui ne pourroit être occasionné par l'œuf, qui ne seroit guere en état d'y causer aucune sensation.

Si dans ce même tems la masculine y a été répanduë, à leur rencontre elles se fermenteront, de maniere que l'une des deux qui sera disposée à recevoir l'autre, l'enveloppera, mais non pas entierement; car en la pressant pour l'environner, elle contraint quelques-unes des parties de celles qu'elle contient, de remonter à mesure qu'elle la presse; & ne les pouvant envelopper, elles retombent sur sa surface en plusieurs filamens. *Comment se doit faire la conception.*

La matiere externe qui presse la contenuë, en fait expulser quelques esprits ou sucs sereux qui

servent à congeler les deux matieres, & à en empêcher l'adhérance.

*Quelle semence forme les membranes chorion & amnios.*

C'est ce qui doit faire conjecturer, que la matiere externe forme les membranes chorion & amnios.

*De quelle maniere s'occasionnent les eaux qu'elles renferment.*

Que les sucs sereux expulsez au moment de la compression, sont le commencement des eaux que renferment ces membranes, qui s'augmentent dans l'accroissement du fœtus.

*De quelle semence se forment le fœtus, l'umbilic & le placenta.*

Et qu'enfin la matiere qui est contenuë, sert à fotmer le fœtus, dont l'umbilic & le placenta sont faits par ces parties remontées, & retombées en plusieurs branchettes, qui sont autant de tuyaux percez pour recevoir le sang & les sucs necessaires pour la nourriture de l'enfant.

*Pourquoy l'umbilic se trouve placé au bas ven-*

C'est d'ordinaire au bas ventre que se trovve placé l'umbilic, parce que se doit être l'endroit le plus épais de la semence, comme aussi d'être

d'être placé à ſa partie anterieure, comme la plus en état de ceder par ſa moleſſe à la compreſſion de la contenante.

*tre, & à ſa partie anterieure.*

La compreſſion dans l'enveloppement, ne ſert pas ſeulement à la formation de l'umbilic, du placenta, & des eaux, mais encore à animer les parties de la contenuë, par le mouvement qu'elle en reçoit, qui fait circuler toutes les liqueurs qui ſont dans les parties de l'enfant, dont la ſemence ne peut être qu'un compoſé ; en ſorte que celle qui ſe rencontre dans le ventricule gauche du cœur, étant contrainte d'en ſortir, une pareille quantité y rentre, pour en ſortir enſuite, & ſe joindre à celle qui a precedé ſa ſortie, de la même maniere que ſe joindroient deux volumes de Mercure mis prés l'un de l'autre, pour communiquer ſon mouvement au même inſtant à toutes les liqueurs de l'enfant, qui ſe renouvelle à cha-

*De la maniere que s'anime la ſemence contenuë.*

que fois qu'il en ſort du cœur, pour ne finir qu'avec la vie.

*Que le mouvement des liqueurs du fœtus doit s'entretenir aiſément en ſupoſant l'union de leurs parties.*

Cet ébranlement de toutes les liqueurs du fœtus, eſt d'autant plus facile à s'entretenir, que toutes les parties qui les compoſent étant de figure globuleuſe, les rend tres-propres à s'unir les unes aux autres, & à ſe figurer, ſuivant que le feront les endroits où elles ſont obligées de paſſer ; de même que pluſieurs parties de Mercure, qui à raiſon de leur figure ſpherique s'uniſſent enſemble, pour ne former qu'un tout liquide qui s'alonge ou ſe figure, de même que les endroits où il eſt obligé de paſſer, en augmentant ou diminuant le nombre de ſes parties, pour ſe conformer à l'étenduë du lieu où il doit couler, comme on le remarquera cy-aprés, où ſon union ſera prouvée.

*Comparaiſon du ſang &*

Je crois ne pouvoir mieux comparer icy le ſang & les tuyaux

qui le renferme, qu'à une corde, dont le commencement seroit d'un seul cordon divisé en deux, ces deux en quatre, qui étant encore divisez en feroient huit, &c. Si on les attachoit séparément, en sorte qu'étant bien tendus, l'on vint à remuer le principal cordon, on s'appercevroit que tous les autres se remuëroient au même instant, & à proportion qu'il auroit été remué ; ce qui n'arriveroit que parce que toutes ces divisions ne seroient que des continuitées de ce premier cordon, qui luy étant intimement unis, les occasionneroit de se remuer avec luy.

*de ses vaisseaux à une corde tenduë*

C'est pourquoy l'on se doit figurer à peu prés la même chose à l'égard du sang, & des tuyaux qui le renferment, puisqu'ils en imitent fort bien la structure, & que cette union est si necessaire dans les liqueurs, qu'il semble que si leurs parties n'étoient point

*Que le sang se doit ainsi considerer pour bien rendre raison de son mouvement.*

unies, & qu'au contraire qu'elles ne fiſſent que ſe toucher, & s'entaſſer, pour ainſi dire, les unes ſur les autres de la même maniere que pourroient faire pluſieurs dragées de plomb arrangées ſur differentes colomnes, & dont la groſſeur imitât les goutes de ſang, il eſt certain, ſur tout ſi elles étoient renfermées, qu'elles ſeroient beaucoup plus difficiles à faire mouvoir, que de la maniere que je le ſuppoſe ; en voicy la raiſon.

*De ce qui pourroit arriver en le conſiderant autrement.*

Si donc l'on conſidere ces dragées être rondes, & auſſi menuës que le peuvent être les parties du ſang, on reconnoîtra qu'à l'entrée de l'aorte il y en aura beaucoup les unes ſur les autres, qui diminuëront de leur volume à meſure qu'elles ſeront obligées de ſe ſeparer, ſuivant que le feront les vaiſſeaux ; le premier volume étant obligé de ſe ſeparer en deux, ces deux en pluſieurs, & preſ-

qu'à l'infini ; quoy que cette multiplicité de vaiſſeaux ne doit contenir pas moins de parties que l'entrée de l'aorte, d'où ils prennent leur origine : cela poſé, ſi une certaine quantité de ces dragées, ou parties de ſang, qu'on doit ſuppoſer rondes, puiſque cette diſpoſition eſt la plus propre pour les faire rouler, & ſe mouvoir plus aiſément qu'elles ne feroient ſous une autre figure, étant pouſſées par le cœur dans l'aorte, elles feront mouvoir celles qu'elles toucheront, mais avec moins de force & de vîteſſe qu'elles ne le feront elles-mêmes ; celles-cy feront encore mouvoir un peu moins celles qu'elles heurteront, & ainſi des autres ; ce qui pourroit empêcher que celles des extrémitez ne fuſſent mûës, qui ne le doivent pas être moins que les autres, pour paſſer par des endroits auſſi étroits que le ſont ces dernieres diviſions des vaiſſeaux

qui les renferment, & fair qu'auſſi-toſt une pareille quantité de ſang vint reprendre la place de celle qui ſort du cœur.

Si on ajoûte à cela que les diviſions des vaiſſeaux ne ſerviroient qu'à diminuer ce mouvement, & le rendre plus irregulier; on jugera aiſément que ce raiſonnement n'eſt pas juſte, puiſque d'ailleurs il faudroit un tems aſſez conſiderable (ſuppoſé même qu'elles s'y meuvent également) pour que celles qui entrent dans l'aorte, puſſent communiquer le leur à celles qui ſont dans la veine cave proche le cœur, pour les faire tomber dans l'autre ventricule; ce qui eſt contre l'expérience, puiſque les unes ne peuvent ſortir des cavitez de ce viſcere, ſans obliger celles qui les ſuivoient d'y entrer au même inſtant.

Il eſt donc bien plus probable de croire, que leur union les oc-

casionne à se mouvoir plus aisé-ment ; cette disposition ne les empêchant point de se separer, non plus que les autres liqueurs, dont la rondeur les fait diviser suivant que la division des vaisseaux les oblige à passer de côté ou d'autre, conservant neanmoins leur union avec les suivantes, de même qu'à celles qui les précedent dans la route qu'elles sont obligées de prendre, ne se desunissant, pour ainsi dire, en cette occasion, que d'un côté seulement ; cet ordre representant assez-bien la figure de la corde décrite page 43. qui dans sa tension ne peut être ébranlée par le principal cordon, que les autres qui en sont comme les extrémités, ne le soient en même tems, à cause de la continuité de leurs files.

*Que les liqueurs du fœtus doivent se desunir aussi aisément qu'elles s'unissent.*

Par cette raison, si un volume de sang est poussé de la cavité gauche du cœur dans l'aorte, il

*Effets de l'union des parties du*

*sang, & de son mouvement.* se joindra à celuy qu'elle renferme, & fera mouvoir celuy auquel il se joint, qui à raison de son union & continuité à tout le reste des liqueurs du corps, ne les ébranlera pas avec moins de force & de vîtesse, que le seront celles de la corde qu'on auroit seulement ébranlées par le principal cordon.

Si l'on considere présentement que cette corde pût rester dans sa tension, lorsqu'on la pousseroit par un côté pour la faire avancer, comme feroit une tringle de fer; il est certain que le côté le plus éloigné de celuy qu'on pousseroit, avanceroit autant & aussi vîte que luy.

*Comment le sang parcoure les vaisseaux dans la circulation.* De même le sang qui entre dans l'aorte, pousse celuy qu'il y rencontre en s'y unissant, & fait avancer celuy qui en est le plus éloigné également au plus proche; c'est à dire qu'en sortant du cœur il poussera la liqueur renfermée

renfermée dans tous les vaisseaux, d'autant d'espace qu'il luy en faudra pour se placer à l'entrée de l'aorte.

Si l'on objecte que le sang & *Objection.* les autres liqueurs ne peuvent circuler de la maniere que je le suppose, leur fermeté n'étant pas assez forte pour resister à ce mouvement, comme feroit la tringle de fer, dont la dureté du métal qui la compose, l'empêche de se plier lorsqu'elle est poussée ; ce que ne pourroit faire le sang à cause de sa fluidité.

Je répondray que les tuyaux *Reponse.* qui contiennent le sang, se dilatent à mesure qu'il augmente par la chilification, & qu'ils se flétrissent ou diminuënt leur dilatation, à proportion qu'on les desamplit par les saignées ou autrement, à peu prés de la maniere que se dilate le boyau dont ont fait le boudin, lorsqu'on l'emplit de sang, & qu'il se retref-

ſit, à meſure qu'on le déſemplit.

De plus s'il ne rempliſſoit pas toute l'étenduë des tuyaux, il faudroit croire qu'une autre matiere les rempliroit pour n'y pas laiſſer de vuide ; ce qui l'empêcheroit encore de ſe plier, & doit par conſequent n'être pas plus flexible que la tringle, quoy que de fer, & avancer de la même maniere dans la circulation ; c'eſt à dire, que toutes les liqueurs ſe doivent mouvoir d'une ſeule piece, à l'exception de ce qui tombe des veines dans les cavitez du cœur, qui reſtent ſeparées juſqu'à ce qu'elles en ſortent pour s'aller joindre à celles des arteres, qui ſe meuvent continuellement de cette maniere juſqu'à la mort.

Il ſemble même que cette diſpoſition attribuée au ſang, eſt encore fort propre à rendre raiſon pourquoy les arteres ont des battemens, & qu'au contraire les

veines en sont tout à fait privées ; en voicy à peu prés la cause.

Le sang tombant dans les cavitez du cœur, il s'y rarefie par la chaleur & les esprits qui s'y rencontrent ; & à raison de l'espace qu'il y trouve, il s'étend pour les remplir ; & comme il se rafaisse en rapprochant & resserrant ses parties les unes contre les autres ; il en sort aidé par la contraction du cœur, & ne laissant pas de faire effort pour entrer dans les principaux troncs des arteres, sa compression en est encore plus considerable ; ce qui fait qu'il n'est pas plûtost entré dans ces troncs, où il a plus de liberté que dans son passage, qu'il se rarefie de nouveau, en s'étendant ces parties qui sont encore toutes boüillantes ; ce qu'elles ne peuvent faire sans étendre & faire remuer l'endroit où elles sont, & par consequent jusqu'aux

*Comment les arteres se peuvent mouvoir*

plus petites ramifications, à cause de leur union aux principaux troncs des arteres dont ils ne sont que des continuités, qui joint au remuëment qu'elles excitent à toute la liqueur renfermée dans les arteres où elles se joignent, produisent le battement qu'on y remarque ; & si les veines n'en ont point, c'est à raison de leur separation des arteres, & particulierement de ce que les parties du sang, au lieu de se dilater ou rarefier en y entrant, se rapprochent & se resserren beaucoup plus qu'elles ne l'étoient dans les arteres.

D'où il doit s'ensuivre que ces deux portions de sang qui sortent des cavitez du cœur, s'unissant à la liqueur allongée que renferment les deux principales arteres, & leurs divisions doivent mouvoir au même instant la liqueur & les tuyaux qui la renferment, au moment de leur union & rarefaction.

*Pourquoy les principales cavitez & conduits du fœtus se trouvent ouverts immediatement aprés sa naissance.*

Par ces raisonnemens on pourroit expliquer, pourquoy les cavitez de la bouche & de l'estomac, ainsi que les conduits de l'œsophage & des intestins, se trouvent ouverts dans le fœtus immediatement aprés sa naissance, puisqu'il n'y a qu'à considerer que les parties du sang qui sortent du cœur, font mouvoir jusqu'aux liqueurs les plus éloignées, pour juger que celles qui sont dans les glandes de la bouche, de l'œsophage, de l'estomac & des intestins, se répandent peu à peu dans leurs cavitez & conduits, pour les ouvrir & les empêcher de se boucher par la suite à l'occasion de leur suintement continuel ; ce qui pourroit suffire, sans avoir recours à la transudation, qu'on prétend qui se fasse de ces sucs renfermez dans l'amnios, qu'on suppose passer de cette membrane dans sa bouche, qui doit même être assez exactement fer-

mée, parce qu'autrement les eaux y pourroient bien aussi entrer.

On pourroit croire aussi qu'il se passe à peu prés la même chose dans les autres cavitez & conduits du fœtus, comme dans ceux par exemple de la matrice, des trompes, & du canal vaginal dans les femelles, & ainsi des autres, où la transudation de ces sucs n'est, je croy, guere faisable, & qui ne laissent pas neanmoins de se trouver naturellement ouverts.

*Comment la conception peut occasionner le suintement des liqueurs necessaires pour la nourriture de l'enfant.*

Le mouvement des matieres seminales, lorsqu'elles s'enveloppent pour concevoir, a encore un autre usage que celuy d'occasionner la circulation des liqueurs dans le fœtus, ne pouvant s'étendre de la maniere qu'il a été dit, de leur enveloppement, sans causer une espece de tension au lieu qui les renferme, & faire dilater par consequent l'orifice des canaux

dont il eſt parſemé, d'où il ſuinte une petite roſée ſur le placenta, que le ſang des arteres umbilicales entraîne dans la veine de ce nom, qui le va porter par la route décrite au premier Chapitre page 3. pour la nourriture de l'enfant; & à meſure qu'il croît, il étend ſon logement, & dilate par ce moyen de plus en plus ces canaux, ce qui rend la roſée plus abondante.



## CHAPITRE IV.

*Où sont expliquez plusieurs phenomenes extraordinaires qui peuvent arriver dans la conception, & comment se peuvent faire plusieurs conceptions dans une même grossesse.*

LEs phenomenes de la conception doivent arriver de la maniere qu'ils viennent d'être décrits au precedent Chapitre, pour en faire une veritable ; car au contraire si la nature manque en ses operations, son fruit ne sera qu'imparfait ; & comme cela n'arrive que trop souvent, faisons en sorte d'en découvrir les causes, s'il est possible.

*De la fausse conception.* Remarquons premierement que si la matiere contenante envelop-

poit entierement la contenuë, qu'il ne s'y formeroit point d'umbilic, ſans quoy elle ne pourroit ſubſiſter, ny exiſter par la ſuite faute de nourriture ; ce qui ne ſeroit par conſequent qu'une fauſſe conception.

*De la molle & comment elle ſe peut former.*

Si au contraire les matieres ſeminales ſe mélangent ſans être enveloppées d'une autre ſemence, elles ſe deſſecheront par la chaleur du lieu où elles ſont répanduës ; & s'il arrive enſuite qu'une partie du ſang matrical s'y caille & deſſeche au lieu de s'écouler, comme de celuy par exemple dont la tenſion de la matrice occaſionne l'épanchement ; & qu'étant r'augmentées par de nouveaux écoulemens de ſemences & de ſang, qui ſe durciſſant formeront un corps aſſez dur & comme charneux', qui ſera plus ou moins conſiderable, ſuivant la plus ou moindre quantité des matieres qui l'auront conſtruit.

C'eſt ce qui pourroit encore arriver au précedent phenomene, lorſque les ſemences s'enveloppent entierement, ſi elles étoient ainſi augmentées.

*Que le fœtus ſe trouvera plus ou moins confus à proportion de l'ordre du mélange des ſemences.*

S'il arrivoit neanmoins que ces deux matieres ſeminales ainſi mélangées, fuſſent enveloppées par une autre qui auroit precedé, ou ſuivi de prés leur chûte, elles pourroient produire un fœtus qui tiendroit du ſexe de la ſemence qui auroit eu l'avantage de marquer ſes parties à l'excluſion de ſa compagne; c'eſt à dire, que ſi dans leur mélange la feminine eſt d'un plus grand volume que la maſculine, ſes parties ſeront conſiderablement plus grandes & plus en état d'être marquées que celles de la maſculine, qui par conſequent les feront diſparoître : obſervez que dans ce mélange elles doivent unir leurs parties chacune en particulier. Les cerveaux par exemple uniront les leur chacunes

ſéparément, & ainſi des autres; de maniere que n'étant point doubles pour leurs fonctions en aucun endroit, il s'enſuivra que n'étant point tout à fait enveloppées, les parties de la feminine recevront plus aiſément que les autres, à cauſe de leur volume, la matiere propre à leur accroiſſement; ce qui ſera d'autant plus croyable, ſi l'on conſidere que la maſculine par ſa mediocrité ne contribuëroit point ou tres peu à la formation du placenta; c'eſt pourquoy le fœtus retiendroit le ſexe feminin, qui à raiſon de ſa compoſition, les parties de la maſculine qui auroient dû former la verge, ſe trouvant placée avec ou prés du clitoris, & qu'elles puſſent recevoir la circulation des liqueurs qui y doivent paſſer; en ſorte que s'augmentant à meſure que l'enfant croîtroit en âge, elles pourroient fort bien s'allonger, & ſe faire paroître en l'âge de

puberté, & changer par ce moyen le ſexe feminin en maſculin, s'il eſt vray qu'on le pût appeller ainſi à l'occaſion de ce changement, pendant que tout le reſte du corps ſeroit d'une ſubſtance contraire.

On pourroit raiſonner à peu prés de la même maniere, ſi les parties de la maſculine avoient par leur mélange avec celles de la feminine, eu l'avantage de les effacer avec l'ordre décrit; avec cette différence neanmoins, qu'il n'y a guere d'apparence qu'il pût changer ſon ſexe, ainſi qu'il vient d'être remarqué à l'occaſion de la femelle.

Enfin on en pourroit dire autant, ſi deux veſicules de la femelle ſe rompoient dans la copulation, & que l'écoulement de leurs ſemences étant mélangées & enveloppées, elles produiroient auſſi un ſujet plus ou moins confus, ſuivant qu'elles ſe mélan-

geroient avec plus ou moins de confusion ; & l'on pourroit croire qu'il n'en arriveroit pas moins à l'égard de l'homme, si les deux vesicules seminales fournissoient en même tems la semence qu'elles contiendroient, bien entendu que les unes & les autres soient enveloppées par une autre matiere, ainsi qu'il a été remarqué dans la vraye conception ; d'où l'on pourra aussi conclure, que par ces deux phenomenes les fœtus ne partageront point leur sexe comme aux subsequans.

*Cause de la multiplication des parties du fœtus.*

Il est surprenant combien la nature peut diversifier ses alterations dans la conception, lorsqu'elle manque l'enveloppement des deux semences ; car outre les phenomenes qui viennent d'être rapportez, il peut encore arriver que les particules seminales ne se confondant pas toutes les unes avec les autres dans leur mélange, s'il en reste par exemple quelques-unes

des plus considerables de separées, pendant que les autres se seront unies, qui recevant des sucs nourriciers pour croître & augmenter, elles multiplieront en ces endroits les parties du fœtus ; d'où l'on pourroit dire, qu'il seroit composé de deux écoulemens de semence propres à former chacun un fœtus, quand on luy remarquera par exemple deux têtes, quatre bras, autant de jambes, &c.

On pourroit bien faire le même raisonnement, s'il ne luy paroissoit que trois bras, trois jambes, &c. puisque les autres auroient pû s'effacer par leur union à celles des parties du fœtus qui sont animées, elles ne l'étant point ; ainsi de même, s'il n'avoit que deux têtes, pendant que les autres parties n'auroient pas été multipliées.

*Comment s'occasionne* Et l'on pourroit s'assurer que le fœtus seroit de deux differentes

femences, s'il luy paroiffoit des parties genitales des deux fexes, ainfi qu'on le remarque aux Hermaphrodites.

*l'Hermaphrodite.*

Si l'on en voyoit par exemple qui fuffent doubles dans toutes les parties que doit naturellement avoir le fœtus, c'eft à dire qu'ils euffent deux têtes, deux corps, quatre bras, quatre jambes, & ainfi du refte; en forte qu'ils ne paruffent, pour ainfi dire, que collez l'un contre l'autre, ce feroit une marque que les femences ne fe feroient point mélangées, mais feulement coulées ou gliffées l'une contre l'autre, qui auroient enfuite été enveloppées de la maniere que je l'ay fuppofé dans la veritable conception, & n'auroient pas moins quelle, aprés avoir contribué toutes les deux à la formation du placenta, receu de nourriture pour leur accroiffement, & de venir par confequent à terme comme la gene-

*Comme quoy deux fœtus fe pourront trouver joints enfemble.*

ration la mieux ordonnée.

*Comment la conception se pourroit faire dans l'une des trompes.*

Il ne feroit, je croy, pas impoſſible à la ſemence du mâle d'entrer dans l'une des trompes, ſur tout ſi elle étoit fluide & encore peu épaiſſie, & que la femme ſe trouvât les feſſes un peu plus élevées que les lombes, & en même tems un peu plus inclinées d'un côté que de l'autre, y trouvant aſſez de pente pour couler à ſon entrée, le mouvement des fibres circulaires contribuëra encore à la faire avancer vers le teſticule ; & ſi la feminine vient à ſa rencontre, elles pourroient s'envelopper, & y produire ce que nous appellons la conception ; mais comme le fœtus y ſeroit fort reſſerré à meſure qu'il croîtroit, & que d'ailleurs il ne pourroit y recevoir aſſez de nourriture pour ſa perfection, il cauſeroit la mort de la mere & la ſienne par conſequent, ſi elle ne l'avoit été auparavant par la contrainte, & le peu de

de sucs nourriciers qu'elle y auroit reçû.

Mais si cet enveloppement se faisoit à l'endroit du pavillon frangé, à son relâchement, les semences conçûës ne manqueroient pas de tomber dans l'hypogastre, ordinairement appellé le bas ventre, où trouvant de quoy se nourrir, il pourroit venir jusqu'à terme, ainsi qu'on l'a vû arriver l'année derniere dans une femme qu'on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Paris. *Comment se pourroient rencontrer des fœtus dans l'hypogastre.*

Ce phenomene pourroit aussi arriver, supposé que la semence pût s'écouler par ces parties que les Anciens appelloient canaux déferens, si dans leur enveloppement elles rouloient à l'entrée de la trompe, & que ces fibres la fissent avancer commme on vient de le dire.

Je sçay qu'on pourroit objecter la difficulté qu'il y auroit de la part de la semence d'entrer *Objection.*

dans un canal dont l'orifice eſt plus étroit que ſon extrémité du côté du teſticule qui luy en ôteroit le pouvoir : Je l'accorde, & on pourroit en cela admirer la prévoyance de la nature, qui n'a donné à cette partie une pareille ſtructure, que pour en prévenir les deſordres ; à quoy neanmoins elle n'a pû réüſſir, puiſqu'il s'eſt rencontré des fœtus juſques dans l'hypogaſtre de quelques femmes ; & cela apparemment, parce que les ſemences ſeroient entrées dans la trompe, & que leur jonction & enveloppement ſe ſeroit fait aſſez prés du pavillon frangé pour y tomber ; ce qui ne doit pas auſſi paſſer pour impoſſible, étant aiſé de ſe perſuader que l'entrée de la trompe s'ouvre aiſément dans la copulation, lorſque ces fibres ſont mis en mouvement.

*De quelle maniere ſe* Outre tous ces phenomenes il n'eſt pas non plus impoſſible à

la nature de faire plusieurs conceptions dans une même grossesse, parce qu'aprés un premier écoulement de semence conçûë, s'il s'en fait un second des conjoints, & qu'elles s'enveloppent de la maniere que je l'ay décrit, il est certain qu'il s'en fera autant de fois que ce phenomene arrivera; ce qui neanmoins n'arrive pas d'ordinaire, parce qu'à mesure que le premier fœtus croît, il empêche les semences de pouvoir tomber en des endroits propres à recevoir, ou être reçûës, & en empêcheroit même l'accroissement; c'est pourquoy s'il s'en fait deux ou trois, c'est ordinairement dans le premier mois de la grossesse, que le reservoir conceptionnaire peut encore s'étendre, pour faciliter leur approche & enveloppement.

*pourroient faire plusieurs conceptions.*

Il se pourroit bien faire dans ce premier mois un grand nombre de conceptions par les fré-

quens congrés, si à chaque fois les conjoints fournissoient des matieres pour se pouvoir envelopper les unes & les autres; même un seul congrés en pourroit produire plusieurs, si les éjaculations étoient faillies par reprises, supposé qu'elles fussent composées de toutes les parties necessaires au fœtus; ce qui paroist fort douteux, pour ne pas dire impossible, & que chacune s'enveloppassent séparément; il s'en feroit autant que de matieres enveloppées.

Mais toutes ces matieres qui n'auroient dû servir qu'à la formation d'un seul fœtus sans leur desunion; ce nombre les rendroit peu capables par leur foiblesse à supporter les secousses & agitations de leur demeure, qui joint au peu de matiere qui les construiroit, seroient des obstacles trop puissans pour ne pas empêcher leur accroissement; ou-

tre qu'ils ne feroient pas feulement empêchez par le peu d'étenduë de la matrice pour les contenir, mais ils le feroient encore par leur entaffement les uns fur les autres, dont la difpofition les empêcheroit de recevoir aifément leur nourriture, qui d'ailleurs ne pourroit fuffire pour un nombre exceffif; & cela ne pourroit tout au plus arriver qu'à certains animaux que Dieu en auroit avantagez dans leur création.



## CHAPITRE V.

*Du droit d'aîneſſe, & de pluſieurs opinions debattuës, pour ſçavoir à qui on le devoit conferer arrivant la naiſſance de deux Gemeaux.*

COmme il arrive ſouvent des accouchemens de deux, & même de trois enfans, il y a eu parmy les Juriſconſultes differentes opinions ſoûtenuës pour ſçavoir auquel devoit écheoir le droit d'aîneſſe, s'agiſſant en cette rencontre non ſeulement d'un profit conſiderable pour celuy qui a l'avantage de l'avoir, par les fiefs qui luy demeurent, mais encore de la conſervation des familles, dont l'aîné en doit ſoûtenir l'éclat; il

est bon de les rapporter avec quelques reflexions ſur ce ſujet.

En premier lieu l'Ecole de Montpellier a jugé que ce droit devoit appartenir à l'enfant qui ſort le dernier du ventre de ſa mere ; & cela fondé apparemment ſur ce qu'elle a crû que les premieres ſemences conçûës devoient être les plus enfoncées dans leur demeure, & que les dernieres entrées & conçûës dans cette partie, étans plus proches de ſon orifice, celuy qui en étoit formé devoit par conſequent en ſortir le premier.

*Opinion qu'a euë l'Ecole de Montpellier.*

Mais la Juriſprudence qu'on obſerve aujourd'huy n'a point eu d'égard au ſentiment que nous venons de rapporter, puiſqu'au contraire elle donne ce droit à celuy qui voit le premier le jour ; c'eſt à dire celuy qui ſort le premier du ventre de ſa mere : A quoy on replique, que s'il arrive qu'ils ne puiſſent être diſtinguez l'un de l'autre pour avoir été nez

*Que la Juriſprudence accorde ce droit au premier ſorti du ventre de ſa mere.*

par exemple dans un lieu obſcur ou autrement ; quelques-uns ſoûtiennent qu'ils doivent être admis l'un & l'autre à partager ce droit ; & d'autres qu'on doit jetter au ſort, pour regler plus certainement un droit que l'incertitude de leur naiſſance avoit fait douter à qui il devoit appartenir.

*Opinion qui veut que ce droit ſoit conferé par le pere.*

Il y en a encore qui veulent que ce droit ſoit conferé par le pere, comme fit autrefois Iſaac en faveur de Jacob, à l'excluſion d'Eſaü

*Autre opinion en faveur du plus fort & robuſte.*

Enfin il s'en trouve quelques autres qui ſe declarent pour le plus fort & robuſte, étant à préſumer, diſent-ils, qu'il eſt ſorti le premier du ventre de ſa mere. Je ſuivrois volontiers l'opinion de ces derniers, ſans neanmoins prétendre, comme ils font, qu'il pût ſortir avant le plus foible.

*Reflexions ſur ce ſujet.*

La raiſon que j'en pourrois donner,

ner, & qui paroîtroit, je croy, beaucoup plus vrai-ſemblable que l'enfant le plus gros & mieux nourry devroit être conſideré comme le premier formé, eſt qu'ayant été le premier conçû, il a dû recevoir une augmentation en ſon tout, par la nourriture qu'il aura reçû avant la conception du ſecond, ou du troiſiéme : joint à cela que les écoulemens des ſeconde ou troiſiéme ſemences, qui ſeront conçûës aprés luy, pourroient bien l'occaſionner de ſe remuer par le mouvement qu'elles excitent au lieu où il eſt renfermé ; mais non pas luy faire changer la ſituation de ſon placenta : car s'il la quittoit, il en pourroit bien perdre la vie, & même cauſer la mort à ſa mere, qui ſans doute ſera meilleure que celle des ſubſequans, pour luy fournir plus commodément les ſucs nourriciers dont il a beſoin, que ne le pourront recevoir les autres fœ-

tus des leurs ; d'où s'ensuivroit, qu'avec l'augmentation qu'il auroit reçûë avant la conception des deux derniers, il ne pourroit manquer d'être le mieux nourri, & par consequent plus gros & plus fort que les autres.

*Pourquoy l'on ne devroit pas s'en rapporter à leur sortie.*

Et je n'estimerois pas qu'on s'en dût rapporter à leur sortie, à cause de la variation qui y pourroit arriver : Car par exemple, lors que le premier né, qui sera le plus fort, viendra à culbuter pour sortir de sa prison, ou à se remuer de quelqu'autre maniere pour s'en délivrer, s'il heurte rudement ses compagnons, il les pourra bien contraindre de faire à peu prés les mêmes mouvemens ; & comme ce choc tend à les faire avancer devers le passage, s'ils en sont plus approchez que luy, ils doivent par cette raison sortir les premiers.

Mais tout le contraire arrivera, si dans ces mouvemens pour sortir,

au lieu de les heurter à plomb, il ne les fait seulement que froller en passant ; il ne sera point empêché de sortir le premier.

Et l'on ne devra pas être surpris, s'il se trouvoit des femmes qui vinssent à n'accoucher de leur second ou troisiéme enfant, qu'aprés quinze ou vingt jours, ou plus ou moins d'intervale de la sortie des uns aprés les autres, puisque cela pourroit bien arriver, parce que si ces derniers fœtus n'avoient pas été remuez assez fortement pour leur faire déchirer ou rompre leurs enveloppes, qui pour n'être encore dans leur derniere délicatesse, pourroient bien rester en leur entier pendant quelque tems, & jusqu'à ce que le fœtus resté fut en état de forcer sa sortie.

*Commẽt il se pourroit trouver des femmes qui n'accoucheroient pas en même tems de tous les enfans de leur grossesse.*

Cela doit arriver rarement, parce que dans les mouvemens que fait le premier formé pour sortir, étant fort & à terme, il occasionne

*Pourquoy cela arrive rarement.*

par ses secousses la ruption des membranes qui enveloppent ses compagnons, en les obligeant de se remuer eux-mêmes ; & c'est la raison pourquoy ils sortent presqu'immediatement les uns aprés les autres, sur tout si l'on ajoûte que le poids des eaux fait descendre & allonger les membranes où elles sont contenuës, dans le vagin, lorsqu'il est encore tout dilaté, ce qui les fait rompre & déchirer, d'où s'ensuit leur écoulement & la sortie de l'enfant.

Enfin toutes ces considerations faites dans la generation de l'homme, ne peuvent empêcher de nous former à peu prés les mêmes idées à l'égard de la plûpart des animaux, sur tout lorsque nous considerons qu'ils ne se peuvent perpetuer, que par l'accouplement des deux genres de chaque espece.

Et si nous remarquons l'accouplement de deux differentes especes

d'animaux, nous obſerverons que l'animal qui en procedera aura plus de reſſemblance à celuy qui aura fourni la ſemence pour ſa conſtruction, qu'à celuy dont la ſemence n'aura ſervi qu'à l'envelopper, ainſi qu'on le remarque aſſez bien ſur l'exemple des mulets.

*Comment l'eſprit & le corps ſe pourroient alterer par les congrés qui ſuivroient la conception.*

Si nous reflêchiſſons préſentement ſur tout ce qui ſe paſſe dans la copulation, nous pourrons dire que le trop fréquent uſage du congrés pourroit bien détruire la conception, ou du moins l'alterer conſiderablement par les ſecouſſes & mouvemens qu'il cauſe aux parties qui la renferment ; en ſorte que changeant ou tremouſſant les parties du fœtus de leur ordre naturel, pourroit bien cauſer ces differentes maladies qui ſe rencontrent dans les hommes ; je veux dire les incommoditez du corps, & particulierement celles des paſſions de l'ame ; car les par-

ties corporelles en ont beaucoup d'autres à souffrir par les différens mouvemens de leur mere au tems de la grossesse.

*Que mon opinion pourroit avoir été connuë des Saliens.*

Il faut avoüer que je ne puis m'empêcher de croire que je ne suis pas le premier de mon opinion; puis qu'elle peut bien avoir été connuë des Anciens Saliens, & que ce fut peut-être cette raison, aussitost que celle de la politique, qui leur fit établir cette Loy, qui jusqu'à présent a toûjours été inviolable, pour l'heredité de la couronne en faveur des mâles.

Aprés avoir examiné pas à pas la formation de l'homme, & comment il a pû être animé, étant sorti du ventre de sa mere, si nous considerons qu'il n'a pas plûtost atteint un certain âge, que le desir de se perpetuer le porte souvent à rechercher le moyen d'y satisfaire. Ce motif seroit fort raisonnable, si l'on suivoit pour l'executer ce que nous dicte la raison; mais elle ne

l'emporte pas toûjours sur nos sens, ce qui nous porte la plûpart du tems en des excés pernicieux, comme je le feray voir dans ma seconde partie, où l'on verra que les voluptez desordonnées sont comme autant de couriers, qui ne nous rapportent souvent que de fâcheuses nouvelles, ou pour mieux dire comme autant de guides qui nous conduisent dans un labyrinthe de malheurs, d'où les meilleurs filets ont assez de peine à nous retirer.

*Fin de la premiere Partie.*

# DES MALADIES VENERIENNES ET DU MERCURE.

## SECONDE PARTIE.

Où l'on explique l'origine, les causes, & les differens simptomes de ces Maladies, avec les phenomenes du Mercure qui se remarquent en Chymie, & dans l'usage qu'on en fait dans le corps des verolez.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des causes des Maladies Veneriennes, & du flux & reflux seminal, avec l'explication du gonflement des testicules, & les simptomes qu'ils peuvent occasionner.*

*Comment la semence mas-*

PAR ce que nous avons dit dans la premiere partie de ce Traité,

il eſt aiſé de connoître que la copulation ne ſe peut faire ſans une grande affluance d'eſprits, qui y ſont occaſionnez par les actions, le deſſein & le paſſage de la ſemence, qui agite extrémement les endroits où elle paſſe, qui ſe diſſipent auſſi tôt que l'action ; c'eſt pourquoy ſi elle eſt réïterée plusieurs fois, en peu de tems, les parties de la femme s'en trouveront dans la ſuite preſque dénuées, ou du moins en auront ſi peu, qu'elles ne ſeront pas capables de concevoir, ou de deſſecher la ſemence qu'elles recevront, qui pour lors ſe corrompra, à peu prés de la même maniere que fait l'eau reſtée dans un trou, ſi elle n'eſt évaporée ou deſſechée par l'ardeur du ſoleil, & la ſechereſſe de la terre.

*culine ſe peut corrompre dans la matrice.*

On comprendra aiſément qu'il ne peut y avoir que ces filles qu'on appelle de moyenne vertu, qui ſoient ſujettes à ces fâcheux

*Que la ſemence ne ſe corromprott pas ſi les femmes ne ſe*

*commettoient qu'à un seul homme.*

simptomes, encore faut-il qu'elles s'abandonnent à plusieurs hommes, un n'étant pas capable d'affoiblir par ses approches leurs parties jusqu'à un tel degré, que celuy qui vient d'être proposé : c'est aussi ce qui doit persuader, que si les débauches des impudiques eussent été bornées aux seules caresses d'un homme, ainsi que Dieu l'avoit ordonné, nous ne verrions pas aujourd'huy ce grand fleau de la nature, comme ces gales, ces ulceres alopecies, insomnies, douleurs universelles, & une infinité d'autres que nous voyons renouveller tous les jours par de vieux levains restez depuis longtems, qu'on traite souvent tout autrement, pour n'en pas connoître la cause ou l'origine, qui va quelquefois jusqu'à une vermoulure des os, qui se cassent aux moindres efforts, & c'est ce qu'on appelle verole.

Si donc par hazard ou autre-

ment on laiſſoit tomber dans ce trou d'eau croupie un charbon ardent, il en reſulteroit une fumée, qui s'éleveroit autant qu'elle auroit reçû de mouvement par l'agitation de ces deux corps, pour rompre ou diviſer l'air, & les autres corps qui pourroient diminuer ce mouvement.

*De quelle maniere s'éleve une vapeur de cette matiere corrompuë au tems du congrés.*

De même ſi un homme répand ſa ſemence dans le lieu ordinaire de la femme pour la recevoir, s'il y en a qui n'ait pû être conçûë ny deſſechée, celle du mâle qu'on ſuppoſe ſaine, tombant dans cette autre qui croupit, la chaleur de la ſaine fera mouvoir les partie de la croupiſſante, qui étant froides & ſans liaiſon, il s'en élevera une vapeur, de même qu'à l'eau, qui remplira tout le vuide qu'elle rencontrera, & cauſera les phenomenes dont je vais parler.

*Que cette vapeur ſe meut ſouvent*

Si dans le tems que s'éleve cette vapeur, la verge maſculine eſt encore dans le vagin, & que l'u-

*jusqu'aux vesicules seminales.*

retre & les canaux ejaculateurs ne soient pas encore resserrez, & qu'elle se puisse mouvoir jusqu'à eux, & entrer dedans, elle ira s'attacher, ou plûtost se réünir vers les vesicules seminales, où il arrive à peu prés ce que fait le chapiteau de l'alembic, où se réünissent les vapeurs de la matiere mise dans la cucurbite, pour retomber dans ces vesicules, qui sont comme le recipient aux matieres qu'on distilent; ce qui sera d'autant plus croyable, si l'on conçoit que cette vapeur a beaucoup plus de facilité & de determination à entrer dans le vagin qu'ailleurs, puisque c'est même la raison pourquoy elle se communique en si peu de tems.

*Que lors qu'elle se meut jusqu'à ces vesicules elle corrompt & occasionne un flux de semence.*

La vapeur s'étant ainsi réünie & tombée dans les vesicules seminales, la semence qui arrive des testicules, entrant dans ces reservoirs y est desunie par son mélange avec la vapeur verolique qu'el-

le y rencontre ; & comme la desunion des parties d'un être en est la corruption, celle de la semence la rend coulante & corrompuë, ainsi qu'on le voit dans les gonorrhées, qui fluënt plus ou moins, suivant que la matiere y est plus ou moins abondante : car à mesure qu'elle se désunit dans les vesicules seminales, elle en sort pour être expulsée, & quelquefois en si grande quantité, que cela est surprenant : mais ne pouvant sortir sans ouvrir & pousser la caruncule qui est à l'extrémité des canaux ejaculateurs du côté de l'uretre, elle la colle, pour ainsi dire, contre les parois de l'uretre, pour l'empêcher de se refermer, supposé qu'elle ne l'eût pas été au passage de la vapeur verolique, ce qui n'est pas un mauvais signe ; car au contraire lors qu'elle se referme & demeure collée, l'humeur est obligée de refluer vers les vesicules seminales, & ensuite aux testicules,

à peu prés de la même maniere que l'eau d'une riviere retourne contre ſon coulant, quand on luy oppoſe une digue.

*D'où procede le gonflement des teſticules.* Mais comme elle trouve de l'obſtacle à ſon retour par l'eau qui ſuit ſon cours ordinaire, de même l'humeur ſpermatique qu'on peut pour lors appeller verolique, ne peut retourner qu'avec peine d'où elle eſt venuë, par l'oppoſition de celle qui ſe filtre continuellement dans les canaux ſeminaires, qui ne peuvent la recevoir ſans étendre conſiderablement leurs tuyaux; & c'eſt ce qui arrive quand les teſticules ſe groſſiſſent dans l'interval du flux ſeminal.

Il n'eſt pas facile de pouvoir déterminer, ſi la fievre qui ſuccede ſouvent à ce phenomene, eſt occaſionnée par le reflux des eſprits, ou par l'interruption de la circulation du ſang, ou par tous les deux enſemble; voicy,

je croy, à peu prés de la maniere que l'un & l'autre la peuvent procurer.

*Que la fiévre pourroit succeder à ce gonflement par le reflux des esprits.*

La matiere corrompuë entrant dans les canaux seminaires du testicule, se mélange avec la liqueur qu'ils filtrent continuellement, & produit à peu prés les mêmes phenomenes que ceux qui arrivent dans la matrice par le mélange ou la rencontre des matieres saines & corrompuës, dont les particules vaporeuses augmentant de beaucoup le volume de leurs tuyaux, & remplissant toute leur étenduë, quelques dilatez qu'ils puissent être, si elles pénetrent ensuite jusqu'aux extrémitez des filets nerveux, qui apparemment s'abouchent assez prés de leurs orifices; où étant parvenuës & entrées dans leurs cavitez, elles obligeront par conseqnent les esprits de refluer vers leur centre, qui pourroient bien par cette raison occasionner la fiévre.

*Qu'elle peut encore être causée & accompagnée d'inflamatiõ par le séjour du sang dans les testicules.*

L'autre accident qui pourroit occasionner la fiévre dans la dilatation de ces petits canaux, est le défaut de la circulation ; étant probable qu'ils ne peuvent être ainsi dilatez, sans comprimer les arterioles qui rampent dans la substance testiculaire où le sang s'arrête, à l'occasion des fréquentes secousses qu'il reçoit de celuy qui sort du cœur ; il est aisé de juger que ne pouvant obéïr aux impulsions de celuy qui le pousse, son passage luy étant bouché, il y doit être comme broyé ; ce qui le fait desunir & augmenter son volume, & cause par consequent la douleur & l'inflamation, qui sont plus ou moins considerables, suivant que la compression est plus ou moins grande ; enfin la division des parties du sang les rendant beaucoup plus petites & plus fluides, joint à l'impulsion qu'elles reçoivent par le sang qui n'est pas encore desuni, les pourroit

roit occaſionner de paſſer par cet étranglement ; d'où étant parvenuës au cœur, elles y cauſeroient une dilatation plus conſiderable, en s'étendant ou ſe rarefiant plus qu'elles n'auroient fait ſans être deſunies ; ce qui augmenteroit le mouvement du ſang, & produiroit ce phenomene qu'on appelle la fiévre.

*Que le reflux du ſang pourroit encore produire la fievre.*

Ce n'eſt pas qu'elle ne pût encore être cauſée par le reflux du ſang arteriel, qui ne pouvant paſſer aux endroits comprimez, s'y arreſte & corrompt ; ce qui le rend plus fluide, & plus en état de refluer vers l'aorte en paſſant à côté de l'autre ſang qui n'eſt pas ſi deſuni, & faiſant comme une double colonne qui ſe meut oppoſément à la premiere, juſqu'aux premieres diviſions des vaiſſeaux qu'il rencontre ; d'où paſſant dans le cœur par le cours de la circulation, & s'y dilatant plus qu'à ſon ordi-

naire, à caufe de fa defunion, fait qu'il fe meut avec plus de vîteffe, qui eft ce qu'on appelle la fiévre.

*Comment le reflux des efprits peut occafionner les exoftofes & nodus.*

Il eft bon de remarquer, que fi la fiévre eft caufée par le reflux des efprits, la vapeur verolique ne les fuit que trop fouvent jufqu'à la moëlle épineufe, où ralentiffant fon mouvement, fes parties fe rapprochent les unes avec les autres, & fe mélangent avec les fucs nerveux qu'elles alterent & corrompent, à peu prés de la même maniere que je le décriray en parlant du fang, & comment il peut être corrompu par les acides veneriens; & fi elles traverfent ou paffent enfuite dans les os des jambes, elles en dilatent les tuyaux offeux, & fouvent les dilacerent par leurs pointes aiguës, & s'entaffent les unes fur les autres, en fe liant avec la matiere onctueufe qu'elle y rencontre, pour former ces groffeurs

qu'on appelle exostoses & nodus.

Ces éminences dans les os ne se rencontrent pas toûjours dans ceux des jambes ; parce que les acides veroliques se peuvent lier & embarasser ailleurs ; & ce qui fait qu'elles paroissent plûtost que des ulceres, c'est parce que les acides émoussent beaucoup leurs pointes en traversant les tuyaux osseux ; outre que l'humeur grasse & onctueuse qui s'y rencontre ne contribuë encore pas peu à leur liaison, pour les rendre quelquefois d'un volume surprenant.

*Pourquoi ces eminences paroissét plûtost aux os que des ulceres.*

Il pourroit bien arriver que ne coulant que peu de matiere verolique dans le testicule, sa fermentation n'y seroit presque pas sensible ; & que ne laissant pas neanmoins d'ouvrir suffisamment les tuyaux nerveux pour le passage de ces parties subtiles, qui parvenant à la moëlle & aux os, ne

*Que ces éminences pourroient arriver sans un gonflement apparent des testicules.*

laiſſeroient pas d'y cauſer les mêmes ſimptomes.

*Obſervation ſur le gonflement des teſticules.*

J'ay traité un malade, à qui un des teſticules étant devenu de la groſſeur du poing, ſa gonorrhée ne laiſſa pas de fluer juſqu'à ſon entiere diminution ; quelques jours aprés ces violens exercices firent gonfler l'autre d'un pareil volume accompagné du même flux ſeminal, qui ne diſparût point dans l'interval de ces deux ſimptomes, qui furent précedez d'une douleur ſi violente, avant que je luy euſſe rien fait, qu'à peine la pouvoit-il ſupporter : ce qui m'engagea de le ſonder, croyant qu'elle fut cauſée par une retention d'urine ; mais n'en étant ſorti aucunes goutes, je jugeay alors que cette douleur ne provenoit que des picotemens de l'humeur corrompuë, dont le ſéjour aux environs de la caruncule verumontanum, pouvoit cauſer une douleur auſſi incommode

qu'elle étoit, qui disparut presqu'aussi-tost que je luy eûs donné quelques adoucissans, qui furenr precedez d'une saignée.

La raison de ce phenomene est qu'apparament la vapeur verolique entra dans l'une & l'autre vesicule seminale, & que la matiere coulant par les deux canaux ejaculateurs, n'y fut arrêtée ou embarrassée par sa viscosité qu'en l'un des deux seulement, où elle s'échauffa & se dessecha par les violens exercices que prit le malade, qui n'avoit pû s'en dispenser, pour avoir eu apparament moins de fluidité que celle de l'autre canal qui reçût la même alteration par ses exercices qu'il reprit comme auparavant, aprés la guérison du premier, qui fournit à son tour de quoy empêcher la maladie de disparoître, comme il arrive d'ordinaire, quand la vapeur n'a penetré qu'en l'un ou l'autre de ces canaux ou con-

*Explication de ce phenomene.*

duits, pour se rendre seulement dans une vesicule. Ce qui pourroit bien faire soupçonner, du moins en cette rencontre, que la caruncule n'auroit aucune part à empêcher l'écoulement de la semence au tems de sa corruption; & que cela ne proviendroit que par son dessechement dans les canaux ejaculateurs, comme il vient d'être remarqué.

*De la cause du satiriasis & du priapisme.*

Le séjour de la semence prés la caruncule, ne servant qu'à la faire aigrir encore d'avantage qu'elle ne l'étoit auparavant, pourroit bien occasionner par ses picottemens l'érection de la verge, & dont les différens ébranlemens qu'ils pourroient causer aux filets nerveux imprimeroient à la pensée des malades, ces différentes sensations d'appetit ou de dégoût pour le congrés, à qui on a donné les noms de satiriasis & de priapisme.

Le même phenomene pourroit encore être occaſionné, lorſque dans les gonorrhées les urines ſe trouvant chargées de beaucoup de ſels, quelques-uns reſtant dans l'uretre, & ſe liant avec quelques parties de ſemence; d'où ne pouvant ſortir ſans cauſer de pareils ébranlemens aux fibres nerveuſes de ce canal, pourroient par conſequent produire à peu prés les mêmes ſenſations aux malades.

*Comment les ſels urineux les pourroient cauſer.*

Il ne ſeroit pas aiſé de pouvoir aſſurer un malade s'il n'aura pas la verole aprés avoir eu un ou tous les deux teſticules gonflez, de la maniere qu'on en vient de parler, parce qu'il pourroit arriver que la matiere verolique n'étant pas mûë aſſez fortement, pour aller juſqu'à la moëlle épineuſe, outre que la reſiſtance des eſprits auroit pû l'empêcher d'y parvenir, il s'enſuivroit que ne cauſant qu'un

*Qu'il y a lieu de craindre la verole aprés le gonflement des teſticules.*

ſimple gonflement, il n'y auroit rien à craindre du côté de la verole, à moins qu'elle ne corrodât par ſon ſéjour les reſervoirs où elle ſeroit; c'eſt de quoy l'on ſeroit plus aſſuré, ſi l'on avoit des ſignes, ou qu'on y vid aſſez clair pour ſe pouvoir aſſurer dans ce moment qu'elle n'y auroit pas pénetré; car au contraire ſi elle parvient juſqu'à la moëlle épineuſe elle cauſera indubitablement dans la ſuite des exoſtoſes & nodus, qui ſont des marques aſſurées de la verole.

*Que c'eſt d'ordinaire par des nodus ou exoſtoſes que ſe maniſeſte la verole cauſée par la gonorrhée.*

Tous ces raiſonnemens, à l'occaſion des exoſtoſes & nodus, paroiſſent d'autant mieux établis par la remarque qu'on fait journellement, que c'eſt d'ordinaire par ces ſortes de tumeurs que ſe maniſeſte la verole cauſée par des chaudes-piſſes; car en conſiderant les autres ſimptomes qui occaſionnent cette grande maladie, on remarquera des phenomenes fort

fort oppoſez à ceux que je viens de décrire, puiſqu'ils ſe font plûtoſt paroître par des ulceres, des gales, &c. que par des exorſtoſes ou nodus; parce que dans ceux que nous décrirons, il ſera aiſé de reconnoître que la matiere verolique eſt plus facilement entraînée dans le ſang, & du ſang dans les chairs, pour y produire ces gales & ces ulceres, &c. au lieu qu'en ceux déja décrits, elle eſt plus déterminée à ſe jetter dans les os, où elle n'agit pas ſi aiſément qu'ailleurs.



## CHAPITRE II.

*Des porreaux, chancres & bubons Veneriens, comment ils peuvent être formez & occasionner la verole.*

*De quelle maniere la vapeur verolique peut occasionner les porreaux & les chancres.*

Si nous retournons à ce moment que s'éleve la vapeur verolique de la matrice, & que nous ne la supposions entrer seulement qu'à l'entrée de l'uretre, elle la dilatera & traversera ses fibres nerveuses, en passant par leurs intervales ; d'où continuant son mouvement par celles des autres parties de la verge, se rendra au prépuce, ou aux environs du balanus, pour y former ces petites éminences à qui on a donné le nom de porreaux ; & si elle

n'ulcere pas la peau, c'est parce que les pointes des parties qui la composoient auront été trop émoussées dans leur chemin par leur choc mutuel, & par celuy qu'elles ont eu avec les parties qui se sont rencontrées dans leur route; car au contraire si leurs pointes y sont encore assez tranchantes pour dilacerer le prépuce ou le balanus, elles y causeront pour lors ces petits ulceres qu'on appelle chancres.

*Comment elle peut causer le bubon venerien.*

Si cette vapeur se meut dans toute l'étenduë de l'uretre, les parties les plus avancées entrant dans le corps de la verge assez prés de la caruncule, sans neanmoins entrer dans les eaux éja-[illegible] leur porte ou souspape les empêchant d'y entrer, elles seront aisément determinées à prendre leur chemin vers les glandes des aînes, où s'arrétant elles y causeront ces grosseurs à qui on a donné le nom de bubon venerien.

*Comment quelques uns ou tous lee avant-coureurs de la verole peuvent étre produits ensemble.*

S'il n'arrive pas toûjours des chancres & des porreaux avec les bubons, c'eſt parce que la vapeur n'étant pas en trop grande quantité, ſi les parties les plus enfoncées ſe tracent une voye au fond de l'uretre, le reſte les ſuivra ſans peine, pour paſſer pat la même route; comme au contraire ſon abondance dilatant beaucoup tout le canal de l'uretre, elle paſſera par pluſieurs endroits, qui contraints de ceder à ſa violence, pourront faire avoir les uns & les autres enſemble, & même la chaudepiſſe ſi la caruncule permettoit le paſſage à une partie de la vapeur, pour entrer dans les canaux éjaculateurs, & enſuite aux veſicules ſeminales.

*Pourquoy il n'arrive que des porreaux & chancres.*

Mais tout le contraire arrivera, ſi elle n'a de mouvement que pour penetrer ſeulement juſqu'à l'entrée de l'uretre, & paſſer au travers pour ſe rendre au prépuce & balanus, & y cauſer des por-

reaux ou des chancres, qui ne feront point accompagnez de bubons, si ce n'est qu'ils ne les occasionnent eux-mêmes dans la suite; ainsi que je le feray observer ensuite du phenomene suivant.

*Autre détermination de la vapeur à produire les chancres & porreaux.*

Les ulceres chancreux peuvent encore être produits par la vapeur qui en s'élevant de la matrice, peut retomber en une ou plusieurs colonnes sur le prépuce ou le balanus, ou sur tous les deux ensemble, qu'elle corrode peu à peu; & si dans ces colonnes il s'en trouvoit qui fussent déterminées à se glisser entre les fibres de la peau qui couvre le balanus & la verge, ou entr'elles & ces fibres charnuës, elle y pourroit causer des porreaux; parce que les pointes des parties veroliques s'usant en parcourant leurs intervales, ne pourroient tout au plus dans la suite qu'occasionner ces petites éminences.

*Qu'on ne doit point se servir de trop puissans corrosifs dans la curation des chancres.*

Je ne puis m'empêcher icy de condamner la mauvaise pratique de ceux qui appliquent sur ces chancres veroliques la pierre infernale, dont la violence avec laquelle elle agit, ne fait encore qu'augmenter le mouvement des particules veneriennes, en leur aidant même à dessecher l'humide qui les pouvoit environner, & les mettre ainsi en état de penetrer plus avant & fort promtement ; ce qui ne manque guere d'occasionner la verole en trespeu de tems, ainsi que je l'ay vû arriver à quelque personne de tirre, & d'ailleurs fort habile : ce n'est pas que je condamne l'usage des corrosifs. Ils y en a au contraire qui y peuvent être tresutilement employez, s'ils sont joints à quelques muturatifs onctueux, pour en arrester la trop grande violence ; car les particules corrosives rongeant & consumant la dureté de ces ulceres,

peuvent être confiderées comme autant de petits coins qui en feparent les parties, qui font liées enfuite, & pour ainfi dire enveloppées par les matieres onctueufes avec lefquelles elles étoient mélangées, pour tomber les unes & les autres en fuppuration, & c'eft ce qu'on remarque à mefure que la dureté diminuë.

De ces petits ulceres ou chancres veroliqués, peuvent fucceder les bubons, quand la matiere verolique penetre la fubftance de la verge, pour fe gliffer par les intervales des parties de ce corps, & de là fe rendre aux plis des aînes, dont la difpofition de ces parties l'y faifant aifément arrêter & féjourner, l'occafionne à corrompre peu à peu les liqueurs qui y font, & y produit enfin ces tumeurs veneriennes nommées vulgairement poulains.

*De quelle maniere peut fucceder le bubon à l'ulcere chancreux.*

Mais fi dans fa route ou fon féjour elle a dilaceré quelques vaif-

ſeaux, & ſe ſoit mêlée en partie avec le ſang, elle le corrompra dans la circulation, à peu prés de la maniere que j'en parleray ; on luy a pu donner le nom de verole, de l'action de Venus d'où elle prend ſon origine.

Quoique les ſimptomes que je viens d'expliquer paroîtroient ſuffire pour l'un & l'autre ſexe, je ne puis neanmoins m'empêcher de dire deux mots de ceux qui arrivent aux femmes. Pour le faire, on n'a qu'à conſiderer que la matiere qui les a produit en elles, n'eſt pas differente de celle qui les occaſionne dans les hommes, puiſqu'elle vient du même endroit, & d'un principe qui ne differe que par ſon plus ou moins de mouvement & quantité ; l'un & l'autre étant la raiſon pourquoy ces incommoditez paroiſſent plus ou moins promptement.

Car en la conſiderant élevée & prête d'entrer dans l'uretre, s'il

ſe trouve de l'eſpace entre la verge & le vagin, le fourreau n'étant pas comme l'on dit, toûjours ſi bien proportionné à l'épée, qu'il ne s'y en rencontre ſuffiſamment pour occaſionner la vapeur verolique de s'y gliſſer, & de penetrer juſqu'à ſes lévres qui forment ce qu'on appelle la grande fente ; ou s'appliquant en quelques endroits de leurs parois, elle y produira des porreaux ou des chancres, ſuivant ſes différentes déterminations.

*De la formation des porreaux dãs les femmes.*

Car ſi en penetrant ces parties quelques-unes des ſiennes ſe gliſſent entre les chairs & la membrane qui les tapiſſe en dedans, leurs pointes veroliques pour peu qu'elles s'uſent en les parcourant, elles ne pourront tout au plus, en s'embaraſſant & ſe liant les unes avec les autres, former que ces petites éminences que nous appellons porreaux.

Mais au contraire ſi ces parti-

*Comment les chancres se sont produits.* cules veneriennes forment des colonnes qui approchent plus de la perpendiculaire en entrant dans la substance de cette membrane, & des fibres qui luy sont contiguës, si elles agissent sur ces parties en les picotant ou dilacerant, elles y causeront pour lors ces petits ulceres qu'on appelle chancres.

Et l'un & l'autres de ces simptomes arriveront, si la vapeur agit en même-tems par ces différens moyens.

Le bubon venerien leur succede souvent à peu prés de la même maniere que je l'ay décrit pouvoir arriver dans l'homme, dont le lecteur pourra s'instruire page 103.

*De quelle maniere se produit la gonorrhée dans les femmes.* Pour ce qui est de la gonorrhée des femmes, il y a beaucoup d'apparence qu'elle a son principal siege dans leurs prostates, & qu'elles en peuvent être attaquées, lorsque la vapeur verolique parcourant le canal vaginal, s'il en

entre dans leurs conduits qui répandent dans ce canal la liqueur qui découle de ces corps glanduleux, elle y produira un flux de femence plus ou moins confiderable fuivant la plus ou moindre quantité de liqueur qu'ils filtreront, qui pourroit être augmentée par celle qui fuinte de ces petits pores de la matrice, qui s'étant ouverts au tems de la copulation, la vapeur en s'élevant n'auroit pas manqué d'y entrer & de produire en eux ce qu'elle fait bien ailleurs.

*Que les Dames sur tout ne doivent point negliger la curationde la gonorrhée.*

Mais il eft fort à craindre que la matiere verolique, aprés avoir corrompu leur liqueur, ne les ulcere dans la fuite, qui s'augmentant peu a peu pourroient bien faire tomber la matrice en gangrene, & cela peut-être plûtoft qu'on ne s'y attendroit : c'eft pour cette raifon que je confeille les Dames qui s'en trouveront incommodées, foit par leur facilité à fe

commettre, ou par le fait de leurs maris, comme il n'arrive que trop ſouvent, de n'en pas negliger la curation, non ſeulement pour éviter un ſi fâcheux accident, mais encore les grands remedes qu'elles éviteroient la plûpart du tems ſans leur negligence.

C'eſt auſſi ce qu'on pourroit appliquer à toutes les autres eſpeces de gonorrhées; puiſque la ſemence corrompuë peut occaſionner de pareilles ulcerations aux reſervoirs qui la contiennent, dont la ſuite ne pourroit être que tres-fâcheuſes.

Aprés avoir parlé des avant-coureurs de la verole, il ne reſte plus maintenant qu'à parler de la maniere que s'altere le ſang, pour produire les phenomenes qui nous font juger de cette maladie; & ſi je ne repete point celle qui ſuccede au flux ſeminal, c'eſt parce que je croy en avoir ſuffiſamment parlé en traitant cette matiere, où

l'on pourra avoir recours, paſſons donc à celle qui peut être cauſée par les bubons, chancres & porreaux. La matiere qui les a produit ayant eu le tems & le moyen d'entrer, & ſe mêler avec le ſang, ſoit par la négligence des malades à recourir aux remedes, ou par l'ignorance de celuy qui les traite, ou plûtoſt parce qu'il y aura eu dés leur commencement une partie de la vapeur qui ſe ſera mêlée avec le ſang, qu'elle ſuivra dans le cours de la circulation, & produira plus ou moins vîte, les ſimptomes de la verole, ſuivant qu'elle y ſera entrée promtement, & en plus ou moin[illegible].

*Comment les particules veroliques peuvent changer la figure de celles du ſang pour produire la verole.*

Ces parties veroliques ne ſont pas plûtoſt entrées dans les vaiſſeaux, & mélangées avec le ſang, qu'étant longues & ſeches elles entrent aiſément dans l'humide qui forme la rondeur de ſes parties, & le rendent fluide ; où étant elles le conſument & deſſeche nt, prin-

cipalement ſes parties qui ſervent à la nourriture de celles du corps ; de maniere qu'il n'y reſte qu'un corps allongé, ou autrement figuré, ſuivant qu'il eſt déterminé , or ayant acquis ce dégré de ſechereſſe neceſſaire, il eſt enſuite capable de produire en un autre le même effet ; en ſorte que ſucceſſivement ſa maſſe ſe trouvant compoſée de la plus grande partie de cette matiere, ralentit le mouvement de ſa circulation ; ce qui affoiblit & incommode le ſujet, ſur tout lorſque ces parties ſe trouvent en grand nombre dans les extremitez des vaiſſeaux où elles s'accumulent , & forcent les parties où elles ſe rencontrent de ceder à leur nombre par leur dilaceration ou dilatation, & c'eſt ce qui arrive quand on voit paroître ces ulceres ou ces gales qui occupent plus ou moins le corps, ſuivant qu'il y arrive plus ou moins d'embaras.

## CHAPITRE III.

*Où sont expliquez les simptomes qu'on remarque aux verolez, & comment la verole se peut communiquer de la nourrice à l'enfant, & de l'enfant à la nourrice.*

QUoyque les acides veneriens ne paroissent point agir differemment, pour alterer le sang, l'on remarque neanmoins chez les verolez plusieurs simptomes qui different les uns des autres ; car on voit souvent que les uns auront de simples alopecies, & que d'autres n'auront simplement que des taches rougeâtres ou jaunâtres, qui peuvent dégenerer en pustules ; enfin il s'en trouve à qui il paroist des pustules au front, & à d'autres aux autres parties de la tête,

qui dans les commencemens forment des croûtes seches & sans pus, qui dégenerent par la suite, & quelquefois en tres-peu de tems en ulceres, dont la virulence s'augmentera de plus en plus, surtout s'ils se rencontrent dans la bouche, au nez, ou aux lévres.

*Cause de l'alopecie.* Il ne sera je crois pas difficile d'expliquer ces differens phenomenes, si on considere que ces parties dessechées dans le sang qui cause la verole, peuvent être enlevées à ces parties de la tête qui couvrent le crane; & qu'étant poussées par le mouvement de la circulation assez prés des extrémitez des arteres, dont les canaux sont trop étroits en ces endroits pour les laisser passer, lorsqu'elles s'y rencontrent de travers ou enchaînées les unes avec les autres, d'où ne pouvant sortir, elles permettront bien aux parties fluides du sang de passer entr'elles; mais non pas à celles dont la figure

gure & secheresse peut les empêcher de se plier ; en sorte que l'embaras qu'elles y feront dilatera ces petits canaux, dont les pores, ou pour mieux dire les intervales des fibres qui les composent, en étant devenus plus ouverts ou separez, occasionneront les parties legeres ou volatiles du sang d'y passer, & de penetrer jusqu'à la peau, où se réünissant les unes avec les autres, elles feront à peu prés en cette rencontre, ce que fait le couvercle de la marmite à la vapeur qui s'éleve du boüillon qui est dedans ; & comme cette réünion ne se peut faire sans occasionner sous la peau une espece de rosée, qui n'y peut rester long-tems sans s'échapper en sueur ou autrement par les pores de la peau, dont la moiteur assouplissant & relâchant les trous où sont enclavez les cheveux, en cause par consequent la chûte.

Et si cette rosée restoit assez de *Que les pu-*

*stules pourroient succeder à l'alopecie.*

tems sous la peau pour s'y corrompre, elle pourroit bien donner commencement à ces pustules qu'on y voit souvent en assez grand nombre.

*De quelle maniere s'occasionnent les taches, les gales & ulceres verolique.*

Si nous examinons presentement d'où peuvent venir ces taches qui paroissent sous des couleurs jaunâtres ou rougeâtres; nous dirons que c'est lorsqu'une bonne partie de la fluidité du sang étant consumée, les autres parties qui en faisoient l'heterogenité n'en étant plus enveloppées en sortant des arteres, elles ne peuvent plus entrer dans les veines; ce qui les obligent de rester en ces endroits, & de s'y entasser pour ainsi dire les unes sur les autres entre les extrémitez de ces vaisseaux, à mesure qu'elles y arrivent, jusqu'à ce qu'elles se puissent faire passage au travers de la peau, soit en la dilacerant & causant des ulceres, ou en dilatant seulement ces pores pour y passer; & dont l'enchaîne-

ment que les premieres ſorties ont avec les ſubſequantes à l'occaſion de la partie fluide, qui ne laiſſe pas de ſe fourrer entr'elles, quoiqu'en petite quantité, pour les lier enſemble ; à peu prés de même qu'un peu d'eau lieroit une quantité raiſonnable de farine, qui forment enſuite ces gales ou croûtes qui paroiſſent à la peau en ſuintant à travers ces pores, à peu prés comme fait la gomme de certains arbres, dont la ſechereſſe de l'air ſuffit pour l'endurcir.

Or c'eſt de leurs differens arrangemens qui les rendent plus ou moins capables de reflêchir ou arrêter les rayons de lumieres que ces taches nous paroiſſent differemment colorées.

Outre les alopecies, les taches, les gales, & les ulceres qui ſe manifeſtent exterierement aux corps des verolez, il y a encore les ſignes internes dont les ſimptomes n'incommodent pas moins les pauvres

malades, ainsi qu'on ne le remarque que trop en ceux qui ont par exemple des insomnies, douleurs à la tête & aux autres parties du corps, leur dessechement, & enfin ces pesanteurs & ces foiblesses qui vont quelquefois à tel excés, qu'ils ne se peuvent soûtenir.

*De la cause des douleurs de tête.* Car il arrive à peu prés les mêmes embaras à l'extremité des arteres du cerveau, que ceux dont j'ay parlé au sujet des taches & alopecies, lorsque les parties du sang qui doivent regenerer les esprits animaux, les y entraînent avec elles, dont les picotemens & les dilacerations qu'elles y causent par les ébranlemens que leur donne chaque mouvement de circulation, produisent ces douleurs de tête qui sont plus ou moins considerables, suivant leur plus ou moindre mouvement; outre que plus elles ont acquis de secheresse, plus leurs pointes sont piquantes & dilacerantes.

Comme il y a des tems où les sucs reparateurs de l'esprit animal sont portez avec plus d'impetuosité qu'en d'autres, ils doivent par consequent plus agiter ces parties embarassées, que lorsqu'elles y vont avec moins d'effort, & augmenter ainsi les douleurs des malades ; & c'est ce qui leur arrive le plus souvent au sortir du sommeil, qu'ils ne peuvent quelquefois avoir qu'avec des peines tres-considerables.

*Pourquoy ces douleurs sont plus considerables en des tems qu'en d'autres.*

On doit raisonner à peu prés de la même maniere à l'occasion de ces douleurs qu'ils ressentent quelquefois dans les autres parties de leur corps, où il arrive que plus ses parties sont dessechées & agitées, plus les dilacerations & les picotemens des parties où elles se rencontrent en sont aussi plus augmentées.

*Que les douleurs des autres parties du corps viennent de la même cause.*

Mais quand les parties propres à la regeneration des esprits animaux diminuënt par l'augmentation des

*Cause des pesanteurs & foiblesses des verolez.*

veroliques, il n'en peut aller que tres-peu dans le cerveau, qui n'étant pas suffisantes pour repater les esprits necessaires à l'enrretien des fonctions de cette partie, non plus que pour renouveller ceux que dissipent les autres parties à qui elle les distribuë, il arrivera que n'en ayant pas suffisamment pour en distribuer à toutes les parties du corps, dont les fonctions dépendent de ce viscere, qu'elles en seront diminuées, tout de même que diminuënt celles d'un homme dont la force de travail peut faire une si grande dissipation d'esprits, qu'à peine peut-il quelquefois se soûtenir; & c'est je croy d'où viennent ces pesanteurs & ces foiblesses qu'on remarque aux verolez, surtout lorsqu'ils sont envieillis dans le mal.

*De la cause des insomnies.* Il y a beaucoup d'apparence que les insomnies succedent à ce dernier simptome, parce que les parties du cerveau devenant comme

feches & arrides faute de sucs nourriciers pour les entretenir, occasionnent ces inquietudes de l'esprit qui tourmentent si fort les malades, & à peu prés cemme il arrive à ceux qui restent long-tems sans boire ni manger.

Ce n'est pas qu'elles ne puissent bien succeder à ces douleurs dont nous avons parlé, les picotemens ou dilacerations des parties veroliques étant à l'esprit comme autant de reveils matin.

Quant une fois ces parties veroliques sont augmentées à un tel dégré qu'elles ont presque dissipé toutes celles qui étoient capables d'entretenir les parties du corps, qui faute d'en recevoir suffisamment pour leur entretien, se dessechent & alterent leurs fonctions à proportion de leur dessechement.

Enfin l'on pourroit expliquer tous les autres phenomenes qui pourroient paroître aux verolez, *Qu'on doit prendre garde de ne se*

*pas tromper dans la connoissance de la verole.*

en raisonnant à peu prés comme je viens de faire sur les principaux simptomes de la verole qu'on leur remarque, & qui font juger de cette maladie ; ce n'est pas qu'on doit bien prendre garde de se tromper dans la connoissance d'un mal de cette importance, pour ne pas entreprendre la curation de quelqu'autre qui pourroit paroître à peu prés par de pareils accidens : ainsi que je l'ay vû arriver à un homme de campagne que visita M. Hainsselin celebre Chirurgien, & qu'on peut dire être consommé dans la pratique & la connoissance de ces sortes de maladies, aussi-bien qu'au reste de sa profession ; qui aprés avoir examiné son mal, l'assura que ce n'étoit pas la verole ; neanmoins comme il m'étoit adressé par un de mes amis, afin qu'il ne luy restât aucun scrupule, & le mettre plus en repos, aprés plusieurs avis conformes, je luy conseillay de

de voir Meſſieurs Tribouleau & Beſſiere, qui non ſeulement ſont reconnus pour exceller en ce genre de maladie, mais on peut encore avec juſtice les appeller la Perle de la Chirurgie, pour être auſſi verſez qu'ils ſont dans toutes les autres fonctions chirurgicales; qui l'aſſurerent auſſi que ce ne l'étoit pas, ce qui ne l'empêcha à mon inſçeu de ſe mettre entre les mains d'un tres-habile homme, & de grande volée dans Paris, qui s'y trompa, croyant bien que cinquante piſtoles que luy donna le malade, n'auroient pas été capables de luy rien faire commetre contre ſon devoir; mais s'en étant apperçû pendant le traitement, il fut obligé de prendre une autre voye pour le tirer d'affaire, non pas toutefois ſans peine, ce qui doit ſervir d'exemple à ceux qui n'y ſont pas trop bien verſez; car on fait perdre le temps & l'argent d'un pauvre malade, qui d'ailleurs ne ſouffre que trop, ſans augmenter

ses peines, comme il arriva à celuy dont je viens de parler.

*Pourquoy plusieurs hômes ayant affaire à une même femme ne gagneront pas tous du mal.*

J'oubliois de dire que j'ay souvent remarqué dans les malades que j'ay vû, qui avoient été plusieurs à voir la même personne, immédiatement les uns aprés les autres; qu'il s'en rencontroit toûjours quelques-uns qui n'heritoient de rien, pendant que les autres au contraire se trouvoient assez bien payez de leur ouvrage. Ce qui ne paroît pas fort difficile de rendre raison, car par exemple, si la premiere semence écoulée dans le corps de la femme, se mêlange avec celle qui y croupit, leur rencontre les fera fermenter, & exhaler la plûpart des parties les plus corrompuës, qui doivent par cette raison être plus volatiles & capables d'agir en même tems sur les endroits où elles se meuvent, que ne le feront celles, qui n'étant pas encore assez desunies ou divisées pour être en état de s'élever, sont obligées de se tenir en

repos, jusqu'à ce que leur desunion leur permette de le faire; pendant que les premieres élevées iront produire les phenomenes dont il a été parlé, d'où il arrivera que les subsequans qui y repandront les leur, n'y occasionneront point de fermentation, ou du moins tres peu, qui joint à l'évaporation des parties subtiles qui se sera faite dés le premier ou second congrés, empêchera qu'il ne s'en fasse dans ceux qui les suivront, dont les auteurs seront par consequent exemptez de la surprise d'un si mauvais hôte.

Neanmoins il n'arrive pas toûjours que ceux qui passent les derniers soient exempts de ces sortes d'accidens; parce que si les premieres semences tombées ne rencontroient pas la croupissante, il est à presumer qu'il ne s'y feroit point de fermentation, ni par consequent aucune exhalaison de ces parties subtiles, d'où il s'ensuivera que si les dernieres la rencontrent, elles la

metteront en mouvement, & occasionneront par ce moyen les parties capables de donner la verole, de s'en échapper & de causer les simptomes dont il a été parlé.

*Pourquoy un enfant qui gagnera la verole en tettant sa nourrice, les ulceres paroîtront plûtôt à sa bouche qu'ailleurs.*

Il est bon aussi de ne pas passer sous-silence la raison pourquoy un enfant qui gagnera la verole en tettant sa nourrice, les avancoureurs de cette maladie luy paroîtront plûtôt à la bouche qu'ailleurs, au lieu qu'ils paroissent d'ordinaire aux parties genitales, quand on la gagne par la copulation; c'est parce que les parties veroliques d'une femme gâtée, sont indifferemment entraînées par la fluidité du sang qui les enveloppe, pour obéïr plus aisément à sa circulation; en sorte que se trouvant en assez grand nombre dans la liqueur laiteuse que tire l'enfant pour sa nourriture, il en passe une partie avec le lait dans son estomach, pendant que l'autre reste dans la bouche & aux lévres qu'elles corrodent peu à

peu ; tout ainſi que reſte une partie du ſucre dans nôtre bouche, quand nous prenons quelque liqueur ſucrée qui nous chatoüille encore le palais & la langue quelque tems aprés l'avoir avallée.

Outre que l'enfant à force de ſerrer le mamelon, s'il y a de ces parties veroliques qui y ſoient embarraſſées, elles en pourroient bien ſortir, & reſter ſur ſes lévres ou dans ſa bouche, en les attirant à luy par ſes ſuccemens, qui peuvent en cette occaſion faire le même effet qne font les ventouſes appliquées ſur les playes des animaux veneneux, pour tirer au dehors le venin qui peut y être reſté apres leurs morſures.

*Comment une femme peut être ſurpriſe de la verole alaitant un enfant.*

Il ſe peut bien paſſer à peu prés la même choſe à l'égard de l'enfant à la nourrice ; car s'il eſt infecté de cette maladie, il ne manquera pas de ſe rencontrer de ces acides dans les glandes qui filtrent continuellement la liqueur ſa-

livaire dans la bouche, qui en étant assez garnie, lorsqu'il prend le mamelon, & le pressant de tous côtez par ses lévres, elles occasionneront quelques-unes des veroliques qu'elles pressent contre le bout du teton d'y entrer, & de le coroder; ce qu'elles font assez aisément à cause de sa nature rare & comme spongieuse, qui le rend plus facile d'en être penetré, ou elles agissent à peu prés de la même maniere qu'il a été expliqué.

*Qu'on ne doit pas negliger la guerison de la verole.*

De quelque maniere que se manifeste la verole, il est bon d'y remedier promtement; sur tout si c'est par des ulceres qui peuvent s'augmenter tous les jours en nombre ou en volume. Et s'il arrivoit qu'ils cedassent aux remedes paliatifs, ils ne manqueront pas de se renouveller, soit au même endroit, ou en quelqu'autre partie du corps; la cause n'en pouvant être ôtée que par une purification generale de la masse du sang.

On ne doit pas auſſi negliger les exôſtoſes & nodus, puiſqu'ils deviennent fort ſouvent d'une groſſeur prodigieuſe, & que l'humeur qui les a produit dilacere tellement les fibres oſſeuſes, qu'elle peut avec le tems occaſionner la ruption de l'os aux moindres efforts.

*De l'origine & antiquité de la verole.*

Pour peu qu'on reflchiſſe ſur ce qui a été remarqué dans les précedens Chapitres au ſujet des Maladies Veneriennes, ſur tout aux hypotheſes qui en établiſſent le commencement ou la cauſe des premiers phenomenes qui produiſent tous leurs ſimptomes; on reconnoîtra qu'elles ne ſont pas ſi nouvelles que nous ont décrit la plûpart de nos meilleurs Hiſtoriens, qui prétendent que ces maladies furent apportées en France par les François, qui accompagnerent Charles VIII. en Italie pour la conquête du Royaume de Naples; la deſcrition que nous fait Mezeray de ce

Voyage, & de la discipline que les Soldats y exercerent, nous persuade que le triomphe des Grands & leurs divertissemens, contribuerent je croy beaucoup à en reconnoître la cause; puisqu'il paroît certainement qu'elles ne furent reconnuës prendre leurs sources des déreglemens de l'un & de l'autre sexe qu'en ce tems-là; ce qui donna lieu au reproche de ces deux Nations d'en avoir été les premiers auteurs; car les Napolitains soûtenoient que les François les leurs avoient communiquez, au contraire ceux-cy prétendoient l'avoir reçûë des autres, quoi que de pareilles contestations ne soient d'aucunes consequences, si l'on en excepte ce qu'en pûrent souffrir les pauvres Napolitains en la personne de leurs femmes, nous ne laisserons pas de dire pour les accorder, & en rechercher à peu prés l'antiquité, que ces maladies ont de beaucoup précedé cette connoissance; car si l'on jet-

toit par exemple les yeux dans les léproseries, où l'on enfermoit ces pauvres miserables qu'on éloignoit du commerce des hommes, on y pourroit bien rencontrer plusieurs verolez sous le nom de lepreux, dont ils étoient taxez, & cela d'autant plus vraisemblablement, si l'on examine un grand nombre de maladies que nous ont décrit les Anciens, qui paroissent n'avoir que trop de rapport aux simptomes dont j'ay parlé, tels que peuvent être les ulceres du nez, de la bouche, des lévres, de la verge, les nodus, les gales, les alopecies, &c. joint à cela que les signes qu'ils rapportent de la lépre ne paroissent pas fort differens de ceux de la verole.

Enfin si l'on remonte même auparavant l'établissement de nôtre Monarchie, au tems que les Israëlites habitoient le Desert, nous verrons que Moïse dans les loix de la sacrificature & des purifications, ordonna qu'on éloignât les lepreux

& ceux à qui la semence découloit, propres termes dont se sert Flavius Joseph en son troisiéme Livre de l'Histoire des Juifs. Or que pouvons-nous conjecturer de ces écoulemens de semence, si ce n'est ce qu'on appelle aujourd'huy flux seminal, & que ces lepreux, à qui ce grand Legislateur défendoit le commerce de leurs compatriotes, pouvoient être aussi la plûpart des verolez; toutes ces reflexions ne pourroient-elles pas nous faire conclure, pour terminer ces prétenduës contestations, que ces maladies auroient plus ou moins commencé de bonne heure aprés la création du monde, suivant que les peuples se seroient plûtôt dereglez, & qu'elles se seroient plus ou moins augmentées dans chaque Etat, qu'il y auroit eû plus ou moins de déreglemens voluptueux parmy ceux qui les auroient habitez.

## DU MERCURE.

### CHAPITRE IV.

*De la cause de la liquidité & de la fluidité du Mercure, & des raisonnemens qu'on pourroit tirer de celles des autres liqueurs par rapport à la sienne.*

NE m'étant point proposé de parler d'aucuns remedes pour la curation de ces maladies que nous avons traitées dans les précedens Chapitres, on me permettra de n'y pas entrer dans le particulier ; c'est pourquoy je me contenteray de dire seulement mon sentiment touchant les phenomenes du Mercure, qui jusqu'à present a été & sera, je crois, le remede le plus connu & le plus assuré pour la guérison de la verole, en décrivant ma pensée le plus succinctement que je poutray sur les differens change-

mens qu'on luy donne, ainsi que les effets qu'il peut produire par les differentes manieres de le donner.

Encore bien que je sçache que plusieurs personnes se soient récriées, & se récrient encore tous les jours, les uns contre la maniere de le donner par frictions, & les autres en condamnant absolument l'usage de toutes ces préparations, ne sera pas suffisant pour me le faire desapprouver, au contraire on me permettra de le soûtenir ; non seulement à cause que tant de grands hommes en ont publié les merveilles, aprés en avoir reconnu les bons effets, mais encore jusqu'à ce qu'on ait fait connoître un remede qui puisse produire les mêmes phenomenes, que ceux dont je parleray à l'occasion des frictions, croyant bien qu'on ne se feroit pas un secret de cette importance, puisque le bien qu'en recevroit le public, éterniseroit la memoire de son Au-

teur, qui ſurpaſſeroit infiniment toutes les richeſſes qu'on s'en pourroit promettre.

*Pourquoy certaines gens décrient le Mercure.*

La raiſon qu'ils ont peut être eû, & que pourront avoir leurs ſectateurs, eſt, je croy, faute d'en avoir ſçû faire l'application, d'où leur peuvent être arrivez tous ces accidens qu'ils décrivent ou publient avec tant de ſoin, ſoit pour s'attirer la réputation publique, & s'attribuer quelque nouvelle découverte, ou que n'en croyant pas d'autres en ce fait plus habiles qu'eux; ils voudroient par un zele hors de ſaiſon, inſinuer aux pauvres malades, qu'il eſt comme impoſſible de paſſer dans ce remede, ſans encourir quelque choſe de plus fâcheux que la maladie même, voulant bien croire qu'ils ne le font par aucun intereſt particulier.

A la verité j'avouë non ſeulement, pour en éviter les accidens; mais encore pour ſe rendre plus aſſuré de ſa guériſon, qu'on ne

ſçauroit être trop circonſpect à faire choix de celuy entre les mains duquel on doit ſe confier; & lorſque ſa capacité y ſera reconnuë, ſe confiant en la grace du Seigneur, on n'aura pas lieu d'avoir la moindre crainte de la ſuite des frictions, d'autant plus que c'eſt le remede le plus ſeur pour ſa guériſon, & qu'on voit tous les jours un grand nombre de Meſſieurs les Chirurgiens de Paris le donner avec ſuccés, & ſans encourir aucuns de ces fâcheux accidens, ſur tout Meſſieurs de la Compagnie Royale de Saint Côme; qui ſont peu, je croy, s'il y en a, qui n'en ſçachent avancer ou retarder l'action, ſuivant que les occaſions l'indiquent; & c'eſt auſſi d'où dépend la bonne ou mauvaiſe ſuite de la maladie, à quoy ne peuvent parvenir la plus part, pour ne pas dire tous ceux qui le décreditent avec tant de chaleur.

Le Mercure ſervant de baze aux differens remedes qu'on invente ou

qu'on prétendra inventer pour la guérison de la verole, il sera bon d'examiner les phenomenes qu'il produit, & les differentes alterations qu'il reçoit par le mélange & les sublimations qu'on luy donne en Chymie, c'est de ce que nous parlerons au Chapitre suivant, & nous en passerons à l'experience que d'habiles Chymistes en ont faite, sans nous arrêter à leurs sentimens touchant la cause des phenomenes qui y arrivent, que nous ne prétendons pas combattre, laissant aux Sçavans à décider en faveur du raisonnement qu'ils croiront le plus juste.

Le Mercure est assez reconnu pour avoir ses parties rondes; or c'est de sa rondeur que dépend sa fluidité, ainsi que la plûpart des phenomenes dont je vais parler.

Quelques Chymistes le definissent à raison de sa pesanteur. Un métal composé de parties massives & compactes, qui n'est pas beau- *Définition du Mercure peu vraysemblable.*

coup nous inſtruire, puiſqu'on entend par le terme de compacte une choſe qui ne ſe deſunit pas auſſi facilement que fait le Mercure, & qu'on ne le peut ainſi ſuppoſer, ſans admettre beaucoup de parties les unes ſur les autres, pour la diviſion deſquelles il faut employer une force aſſez conſiderable.

*Autre définition qui paroît plus naturelle.*

Pour moy je croirois qu'on ne pourroit guére luy en donner d'autre que celle d'un mineral composé de parties rondes, dont la figure donne à chacune la liberté de s'unir enſemble, pour ne former qu'un corps ſans intervalles, qui ſe deſuniſſent auſſi aux moindres efforts qu'on leur fait faire.

*Raiſon de la peſanteur du Mercure.*

La rondeur des parties du Mercure ne contribuë pas ſeulement à ſa réünion, mais encore à le rendre peſant comme il eſt, parce que ſon union empêchant ces parties de former des intervalles, il ne doit point reſter d'air en luy, comme il peut

peut arriver aux corps qui ne font que s'appliquer les uns sur les autres, & s'il est plus pesant que les autres corps ronds, c'est parce que ses parties sont plus fermes & plus petites que celles des autres liqueurs: ce qui fait par exemple qu'un égal volume de Mercure & d'Eau ne seront pas égaux en pesanteur, l'un excedant le poids de l'autre d'autant de parties qui excederont pour l'égalité de leur volume.

Cette rondeur attribuée aux parties du Mercure, ne paroît pas difficile à prouver, puisqu'il n'y a pour s'en convaincre qu'à en prendre le volume de deux ou trois de ces dragées de plomb, que les chasseurs appellent de la Royale, le mettre dans un vaisseau où il y aura un volume d'eau un peu plus considerable, & le diviser ensuite avec le doigt en autant de parties qu'on le voudra, pourvû neanmoins qu'elles tombent sous les sens, on observera qu'elles conserveront toûjours une figure

*Preuve de sa rondeur, & de son union.*

ſpherique & fort ronde, & comme le volume de l'eau excedera celuy du Mercure, on verra qu'à meſure qu'on le diviſera, ſes parties ne ſe réüniront pas, ſi ce n'eſt qu'avec le tems leur poids ne contraigne celles de l'eau de s'éloigner d'elles pour faciliter leur attouchement & enſuite leur réünion; ce qui peut ſuffiſamment prouver qu'il n'y a dans ſon union aucuns corps qui luy puiſſent occaſionner des intervalles; puiſqu'au contraire ſa diviſion n'eſt faite que lorſqu'il y en a, ainſi qu'on le remarque quand l'eau occupe les intervalles de pluſieurs globules mercurielles qui empêchent leur réünion.

*Autre preuve contre les intervalles des globules mercurielles.*

Une autre preuve qui pourroit encore nous aſſurer qu'il n'y a point d'intervalles dans les corps liquides, eſt de prendre par exemple deux de ces petites particules de Mercure, & en les approchant l'une contre l'autre, on s'appercevra qu'auſſi-tôt qu'elles ſe touche-

ront, il n'y paroîtra qu'un tout fort rond, pourvû neanmoins qu'elles soient séchement; au lieu que s'il y restoit quelqu'intervalles, le tout devroit paroître plus long que rond, & à peu prés comme elles nous paroissent quand on les divise dans l'eau avec le doigt, où il semble qu'elles se touchent en un point; ainsi de même, si l'on approchoit quatre de ces particules les unes prés des autres, en sorte que paroissant se toucher sans pouvoir s'unir de la maniere que je le suppose, elles nous devroient paroître à peu prés sous une figure cubique; nous voyons neanmoins tout le contraire, puisqu'elles ne se touchent pas plûtôt, qu'elles s'unissent ensemble pour former un corps figuré comme elles l'avoient été séparémẽt, c'est à dire fort rond.

La même chose arriveroit, si l'on en joignoit davantage, pourvû que le volume qu'elles composeroient ne fût pas trop considera-

ble, car pour lors la partie ſpherique qui luy ſerviroit comme de pivot, & ſur le point de laquelle toute la boule devroit être ſoûtenuë, ne pourroit ſoûtenir les parties qui occuperoient la circonference de cette boule, pour n'avoir pas leur appuy ſur elle, ce ſeroit donc à l'air qui ſe rencontreroit à l'entour de ce pivot qui les devroit ſoûtenir; mais il ne le pourroit en cette occaſion, à raiſon de la quantité & de la fluidité de la matiere qu'il ſoûtiendroit, outre qu'il ne ſeroit pas en état de reſiſter à la gravité de celuy qui en preſſeroit la ſuperficie; ce qui l'obligeroit de s'éloigner du pivot, pour faire place aux parties de la circonference globuleuſe, qui en tombant, s'uniroient à celle qui auroit dû appuyer toutes les autres, pour nous les faire paroître en ſuite ſous une figure plus ou moins plane, ſuivant leur plus ou moindre quantité, ce qui pourroit faire dire que le celebre

M. Deſcartes a fort à propos placé la matiere ſubtile de ſon premier Element, entre les parties globuleuſes qui compoſent le ſecond, pour en empêcher l'union, qui autrement n'auroient peut-être pû ſe tenir ſeparées comme elles doivent pour executer tous ces beaux phenomenes qu'il a ſi ingenieuſement trouvez.

*Que les parties de chaque liquide pourroient être conſiderées rondes, ainſi que le Mercure.*

Toutes ces obſervations ainſi faites dans le Mercure, ne pourroit-t'on pas enſuite, ſans ſe méprendre, ranger les autres matieres liquides ſous les mêmes principes, & les conſiderer comme des corps dont les parties ſont à peu prés figurées, ainſi que le peuvent être celles du Mercure ; & que ſi elles ne nous paroiſſent pas ſi fluides que les ſiennes, cela ne vient que de leur plus ou moins de fermeté, qui eſt auſſi d'où dépend la difference qui ſe rencontre dans les corps liquides, comme on le poura voir par la ſuite.

*Réponses aux Objections.*

Si l'on objecte que l'eau n'a pas cette figure, je répondray que c'est neanmoins celle qui tombe le plus sous nos sens, puisque l'on s'apperçoit en mettant de l'eau dans un vaisseau sur le feu, que lorsqu'elle commence à s'échauffer, les parties les plus enfoncées dans le vaisseau étant les premieres élevées par le feu, il nous les fait paroître toutes par petites boules.

On s'apperçoit encore de leur rondeur quand on jette de l'eau sur un plancher poudreux, ce qui n'arrive que, parce que quelques parties se separant dans leur chûte du volume de l'eau qu'on aura jettée en faisant une espece de soubresaut, & retombant sur la poussiere, elles en sont comme enveloppées en y roulant; ce qui conserve leur rondeur, & nous les fait paroître dans leur figure naturelle, & sous des volumes plus ou moindres, suivant qu'il y aura plus ou moins de parties ensemble.

Peut-être me dira-t'on que si toutes les liqueurs avoient leurs parties rondes, qu'elles n'exciteroient point en nous les differentes sensations dont nous nous appercevons.

Mais il ne sera pas difficile d'y répondre; car si nous considerons que la bonne eau ne doit point avoir de goût, & par conséquent n'exciter en nous presqu'aucune sensation, ses parties ne faisant que rouler sur nôtre langue; si nous y faisons fondre du sucre; pour lors elle nous paroîtra douce, parce qu'à mesure qu'il se fondra, ces parties se disperseront à l'occasion de celles de l'air qui s'en échappent, ainsi qu'il est aisé de remarquer leur sortie à la superficie de l'eau, à peu prés dans le même tems que peuvent entrer celles de l'eau dans les intervalles des parties sucrées qu'elles occupoient, outre que l'on remarque que plus elles sont remuées & agitées avec une

cueillier ou autre chose, plus elles se disperseront, pour être en suite mieux enveloppées par differentes parties d'eau, par exemple deux ou trois de celles-cy suffiront pour en envelopper une de sucre, & si on les met sur la langue, pour peu qu'on les y remuënt, elles s'y diviseront, & laisseront la partie du sucre en état de remuer les fibres nerveuses de la langue, qui excitera en nous une agreable sensation.

L'on pourroit raisonner à peu prés de la même maniere à l'égard des autres sensations que nous exciteroient les autres liqueurs, puisqu'elles ne se différencieroient, que par le nombre & les differentes figures des parties qu'elles envelopperoient, qui par cette raison ébranleroient différemment les filets de la langue.

*Ce qu'on doit entendre par la rondeur des parties des liquides.*

Quand j'ay dit que les liqueurs de l'animal avoient leurs parties rondes, on doit entendre seulement celles qui sont capables de s'unir, pour

pour donner par exemple la fluidité au ſang, car je n'ignore point que cette liqueur ne puiſſe être compoſée de parties de differentes figures qui en font l'heterogenité; mais les conſiderant enveloppées de ces particules rondes, dont l'union eſt la principale cauſe de la fluidité du ſang, j'ay crû pouvoir continuer mes raiſonnemens, ſans m'arrêter à cette petite diſgreſſion, puiſqu'à l'occaſion de leur envelopement, elles ne doivent pas plus empêcher le ſang de couler, non plus que ces parties ſucrées, qui ſe rencontreroient dans l'eau pourroient l'en empêcher.

Neanmoins comme les parties ſereuſes que j'ay conſiderées être rondes & figurées; ainſi que lé peuvent être celles de l'eau, puiſqu'elles nous paroiſſent en avoir la conſiſtance, & à peu prés la couleur & la fluidité, je croiray ſi l'on veut, ainſi que Mrs les Carteſiens, que l'une & l'autre de ces liqueurs

ont la figure qu'ils attribuënt à l'eau, & qu'elles se meuvent continuellement à l'occasion de la matiere subtile, qui les tient dans une continuelle agitation ; quoy-qu'il seroit tres difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer tous les phenomenes de la circulation du sang, si l'on n'admet pas l'union des parties sereuses dans le sang, qui paroît même beaucoup plus naturelle, que de rapporter leur mouvement à celuy de la matiere subtile.

*Pourquoy le Mercure est plus fluide que les autres liqueurs.*

Si nous examinons presentement la fermeté des parties du Mercure, nous dirons qu'elle les rend aussi beaucoup plus fluides que celles de l'eau, qui ayant les siennes plus molles & étenduës, doivent être moins capables de resister aux corps qui les environnent, que ne le seront les premieres, qui sont moins sujeres à changer leur figure par les differens corps qu'elles touchent; ainsi que l'experience nous le fait assez connoître, lorsqu'on verse en

même tems une pareille quantité de ces deux liqueurs sur une table unie & un peu penchante, l'on y remarque que le Mercure est plûtôt hors sa surface, que l'eau qui y laisse toûjours quelqu'une de ses parties, au lieu qu'il n'y en restent aucunes de celles du Mercure.

La raison pourquoy il n'y reste point de parties mercurielles, est qu'elles ne reçoivent aucun changement dans leur chûte & roulement par les corps qu'elles rencontrent, du moins si elles y en reçoivent, il n'est pas capable de les y arrêter. Au lieu que celles de l'eau qui touchent la surface de la table, s'applatissent de maniere qu'elles ne peuvent presque rouler, & il y en a qui le sont tellement, qu'elles sont obligées d'y rester, ce qui n'arrive, que parce qu'étant plus molles & plus étenduës que celles du Mercure, ainsi que je l'ay déja fait observer, elles s'y

applatiſſent ai ſément, pendant que les colomnes d'air les preſſant du côté oppoſite, eſt un ſecond obſtacle à leur roulement.

Cette fermeté des parties du Mercure ſert encore à le rendre plus diviſible que l'eau; car lorſqu'on en laiſſe tomber une égale quantité ſur une table droite & unie on voit que les parties du Mercure ſe ſéparent plus promptement & en plus grand nombre que celles de l'eau, quoi-que jettée de pareille hauteur, & que même le volume de l'eau fût beaucoup plus conſidérable; ce qui n'arrive apparemment que par l'applatiſſement que reçoit l'eau dans ſa chûte, ce qui empêche ſes parties de ſe diviſer & de s'éloigner les unes des autres auſſi aiſement que font celles du Mercure, qui y reſiſtent beaucoup plus qu'elles ne font.

# CHAPITRE V.

## *Des Phenomenes du Mercure qu'on remarque dant les préparations chymiques.*

COMME la fermeté des parties du Mercure les rend plus divisibles que les autres corps ronds, si l'on en excepte l'air, elle les rend aussi beaucoup plus promptes à être volatilisées qu'ils ne le sont, parce qu'à mesure que les parties du feu s'augmentent sous leur volume dans le vaisseau qui les contient, elles sont contraintes de se separer, & voici à peu prés comme cela se peut faire.

*Comment se fait l'évaporation des corps liquides.*

Les premieres parties du feu qui entrent dans le vaisseau, resteroient dans ses pores, ou même en tomberoient, si elles n'étoient soûtenuës & poussées par d'autres qui

les contraignent de s'élever, & par conséquent celles du Mercure sous qui elles sont; mais comme elles n'entrent pas toutes avec une égale force dans l'étenduë du Mercure, il se trouve des colonnes qui s'élevent plus les unes que les autres; dont les parties superieures retombans, se desunissent, de maniere qu'elles en sont plus aisément enlevées par les parties du feu; car je ne puis croire qu'elles soient enlevées, parce que les parties du feu se logeans dans leurs pores, sont contraintes d'enlever leurs petites prisons, mais seulement parceque ces mêmes particules de feu se trouvans en grand nombre, ainsi que je l'ay déja dit, sous les parties du Mercure, les unes servent à les élever, pendant qu'un grand nombre d'autres s'ouvrant un passage entr'elles, soûtiennent & font même encore séparer les plus élevées, quand elles retombent sur leurs surfaces, en les faisant aller de côté & d'autre;

en ſorte que leur irregularité à ſe mouvoir leur fait même faire plusieurs chocs les unes ſur les autres qui les deſuniſſent; d'autant plus que ce choc mutuel des parties du feu & du Mercure eſt plus ſouvent réïteré; ce qui fait que leur peſanteur n'étant plus en état de les abbaiſſer aprés avoir été ainſi deſunies, ny ne pouvant deſcendre par les intervalles du feu qui ſont trop ſerrées pour les y laiſſer paſſer, montent auſſi haut que la violence du feu, & leur propre legereté les y obligent.

*De quelle maniere ſe peut faire le Cinabre.*

Le Mercure diſparoît dans le ſoufre fondu, parce qu'il y eſt enveloppé par ſon onctuoſité, qui étans mis en ſuite dans une cornuë ſur un feu raiſonnahle, pour évaporer ou conſumer les parties les plus humides de cette onctuoſité, doit en ſuite être rendu plus ferme & en cette conſiſtance, qu'on appelle Cinabre.

Il ne faut pas être ſurpris s'il

faut moins de Soufre que de Mercure pour faire le Cinabre, parce que chaque partie onctueuse de Soufre sont assez étenduës pour en envelopper plusieurs de celles du Mercure.

*Objection & Réponse.* Si l'on objecte à quoy peuvent servir ces parties longues qui paroissent dans le Cinabre. Je répondray que cette matiere onctueuse qui enveloppe le Mercure, se débarasse de ces parties longuettes par l'action du feu, qui pour lors sont plus disposées à se glisser dans les intervalles de celles du Mercure, & y faire paroître ces petites éguilles dans le Cinabre : car au contraire, il semble qu'elles n'y devroient point paroître. Si leurs pointes s'engageoient dans la substance des parties du Mercure, & si d'ailleurs elles y ont quelqu'utilité, ce ne peut être que pour embarasser les onctueuses, & en empêcher l'exaltation, d'où elles ne se débarassent que dans la révivifi-

cation que l'on fait du Cinabre avec la chaux, le mars, ou autre matiere à peu prés semblable, en s'élevant toutes, ou en parties avec le Mercure au haut du vaisseau, & retombent confusément les unes avec les autres dans le recipient, où l'acide sulfureux reste sur la superficie de l'eau, pendant que le Mercure est précipité au fond ; ce qui ne devroit pas arriver, si les acides entroient dans la substance des globules mercurielles, d'où ils ne pourroient guére sortir non plus que ne sortiroient, je croy, les parties du sel & du vitriol entrées dans la substance du Mercure, si on vouloit révivifier du sublimé corrosif par la chaux ou le mars.

*Comment se peut faire la révivification du Mercure en Cinabre.*

Il est aisé d'expliquer la révivification du Mercure, en mettant une certaine quantité de Cinabre avec une autre de chaux ou de mars dans une cornuë, qui étant mise sur un feu raisonnable, les parties de ce feu qui y entreront, ne

manqueront pas d'élever & de mettre en mouvement celle du Mercure, qui paſſant par les intervalles de la chaux ou du mars, ſe débaraſſent aiſément de l'onctuoſité qui les enveloppoit, dont leur ſécheresſe s'en imbibe d'autant mieux, qu'elles ſe frottent mutuellement les unes & les autres, lorſque celles du Mercure montent au haut du vaiſſeau pour ſe réünir pluſieurs enſemble, & retomber par leur propre poids du côté du récipient, aidé par la pente qu'on donne au vaiſſeau dans lequel on les revivifie.

Mais comme elles tombent par petites boules au fond du récipient, qui étant preſque rempli d'eau, elles en ſont enveloppées à meſure qu'elles y tombent à peu prés comme elles l'avoient été par les onctueuſes du ſoufre; puiſqu'en évaporant l'eau, ou l'imbibant par des tampons de coton, les parties du Mercure ſe réüniſſent auſſi-tôt,

faiſant en cette occaſion ce que la chaux ou le mars font dans le vaiſſeau.

*Preuve de l'enveloppement du Mercure par les parties onctueuſes du ſoufre.*

Une preuve qui pourroit convaincre que le Mercure eſt ainſi enveloppé, eſt d'en mettre dans de l'huile d'olive, où je crois que les acides ne dominent pas beaucoup, & quand même il y en auroit, le ſeul remuëment du doigt pour le ſeparer, ne ſeroit pas capable de les faire entrer dans ſa ſubſtance; neanmoins on s'apperçoit que le doigt n'en a pas plûtôt ſeparé les parties, qu'elles ne peuvent plus ſe réunir. D'où cela pourroit-il venir? ſi ce n'eſt que les parties de l'huile étant à peu prés globuleuſes & onctueuſes, ſont capables d'envelopper ces parties diuiſées, & d'en empêcher leur réünion.

*Pourquoy il ſe trouve en differẽtes révivifications plus ou moins de par-*

Si l'on trouve moins de parties ſulfureuſes ſur la ſurface de l'eau dans la révivification que l'on fait du cinabre avec le mars que par celle de la chaux; c'eſt parce que

*tes sulfureuses sur l'eau du récipient.*

les parties du mars sont mieux figurées ou appliquées les unes sur les autres, que ne le sont celles de la chaux ; ce qui fait qu'ayant leurs intervalles moins étenduës, il y doit par cette raison passer moins de ces acides sulfureux, qui ne les peuvent traverser que tres-difficilement; au contraire de la chaux, où il en peut passer une assez considérable quantité.

*Comment le Mercure est rendu corrosif.*

Le Mercure est rendu corrosif étant dissoût dans l'esprit de Nitre, qui en embarasse ou enveloppe les parties, puis on en fait évaporer les plus humides par le feu, & le mêlant en suite avec le sel & le vitriol dans un matras sur un fourneau, & les faisant sublimer ensemble, les parties salines & vitrioliques à peu prés également pointuës par leurs extremitées, penetrent la substance des parties du Mercure par une de leurs pointes, pendant que les autres restent à l'air ; & comme il y a, selon toute

apparence, beaucoup plus de pointes acides que de boules de Mercure, il doit par conséquent y en avoir plusieurs d'attachées à chacune de ces boules; ce qui fait que si l'on considere presentement la pesanteur de ces globules mercurielles, & la sécheresse que le feu a pû augmenter à ces parties fichées en celles du Mercure pour les rendre plus fermes & moins flexibles lorsqu'on les applique sur quelque partie du corps, on jugera que le poids de ces globules mercurieles où elles sont attachées, fera aisémét penetrer les fibres des parties où on les appliquera, qui agiront plus ou moins vîte, suivant que les parties où elles se rencontreront seront plus ou moins abrevées d'humiditez qui les rendent plus ou moins souples, & par conséquent plus en état d'en être penetrées ou percées.

Mais comme cela ne se peut faire sans causer une sensation assez considerable à l'ame par le reflux des

*Que les esprits & les corrosifs con-*

*courrent à la corrosion des parties.*

esprits, qui est causé par une espece de mouvement antiperistaltique des fibres qui les contiennent, & sur lesquelles agissent les corrosifs, d'où étant repoussez avec violence par la resistance de l'ame affligée, causent des secousses & gonflemens aux endroits où ils ont été appliquez, qui, à raison de l'alteration que ces fibres y ont reçûës, cedent enfin à l'effort de ces esprits par leur dilaceration.

*De quelle maniere on fait cesser cette corrosion.*

On fait perdre cette corrosion au sublimé par un nouveau mêlange de Mercure qu'on y ajoûte, & les faisant sublimer & resublimer plusieurs fois ensemble, pour que les parties du Mercure passans & repassans contre ces pointes airées qui faisoint la corrosion, s'y puissent attacher ou les rompre, & en ôter ainsi la mauvaise qualité.



## CHAPITRE VI.

*De la maniere que peut agir le Mercure par les frictions, pour pouvoir enlever les acides veneriens, & guérir la verole; avec l'ordre qu'on doit necessairement garder pour la préparation des malades.*

TOUS les raisonnemens qui viennent d'être faits à l'occasion du Mercure nous seroient presque inutiles, & ne satisferoient tout au plus que la curiosité, s'ils ne servoient pas à expliquer ceux qu'il est en état de produire dans le corps de l'homme; & comme l'on ne s'en sert d'ordinaire qu'aux verolez, il faut tâcher de découvrir comment il peut agir chez eux, pour reparer l'alteration de leur sang qui les incommode quelquefois si fort, & on remar-

quera la difference des phenomenes qui arriveront, ſuivant les differentes manieres de le donner; car ceux qui ſeront occaſionnez par les frictions, nous paroîtront fort differens de ceux du Mercure que prépare la Chymie pour prendre par la bouche, d'où l'on pourra conclure lequel ſera à préferer, & quidoit paſſer pour le meilleur Antivenerien; Commençons par l'Onguent mercuriel.

*Comment le Mercure étant frictiõné entre dãs le corps du malade.*

Le Mercure a cette proprieté merveilleuſe, qu'étant diſſoût dans l'axunge, autrement appellé ſeindoux, & appliqué par frictions ſur pluſieurs parties du corps, il les penetre, & en paſſant par les pores de la peau, il ſe débarraſſe de la graiſſe qui l'empriſonnoit. Comme il fait de l'onctuoſité du ſoufre, lorſqu'il traverſe la chaux ou le mars, en ſorte qu'il n'eſt pas plûtôt entré dans la ſubſtance (ſi on le peut ainſi dire) des parties frictionnées, que leur chaleur naturelle

turelle luy sert comme de fourneau pour le faire monter peu à peu en forme de nuage vers la tête, à peu prés de même que les parties du feu le font monter au haut du vaisseau.

*Pourquoy il sort plûtôt par la bouche, que par tout autre endroit.*

Et la raison pourquoy il sort plûtôt par la bouche que par tout autre endroit quand il est bien conduit, c'est qu'étant parvenu à la tête, il commence a s'y réünir ; en sorte que devenu plus pesant par la réünion de ses parties, il tombe du cerveau & des autres endroits de la tête par les canaux salivaux dans la bouche, & par une infinité de petites glandes qui y ont leurs canaux excreteurs ; à peu prés de la même maniere qu'il se réünit au haut du vaisseau quand on revivifie le cinabre, dont le poids le fait en suite tomber par le col du vaisseau dans le récipient.

*Comme on doit ménager sa sortie.*

Et pour en faciliter la sortie, on fait coucher le malade tantôt sur un côté, & tantôt sur l'autre, pour

luy donner la pente necessaire à son écoulement ; parce qu'autrement il pourroit bien comme refluer par son propre poids. D'un autre côté si le malade changeoit de situation, pour se mettre par exemple sur le dos ; il occasionneroit les acides veroliques de rester plus long-temps dans la bouche, d'en augmenter les ulceres, & mettre le malade en danger, ou pour le moins d'en recevoir de fort grandes incommoditez ; car s'il n'observe pas ces circonstances, & qu'on ne l'humecte pas raisonnablement, les parties veroliques y étans en grand nombre, se pourroient bien comme enchaîner les unes avec les autres, à l'occasion de quelque matiere fluide onctueuse ou pituiteuse épaissie qui les lieroit ensemble, & se desscheroient en suite par leur séjour, qui les feroit durcir de plus en plus à mesure qu'ils augmenteroient leur sécheresse.

Je dis raisonnablement, parce

qu'au contraire j'estimerois qu'en humectant trop les malades, l'on pourroit interrompre le mouvement du Mercure, outre que s'ils étoient d'une complexion délicate, leur estomach s'affoibliroit, & les pourroit bien jetter dans d'autres inconveniens fâcheux.

Je ne vois pas que les acides veneriens puissent penetrer la substance des parties globuleuses du Mercure, comme font les parties salines & vitrioliques : car le Mercure n'agit pas avec la même violence dans le corps d'un verolé avec les parties veroliques, comme il fait dans le vaisseau où on le sublime avec celles du sel & du Vitriol, la chaleur de l'homme n'étant pas à beaucoup prés si grande ny si forte que celle du fourneau où on les fait sublimer ; & de plus il faudroit qu'elle les sublimât à mesure qu'ils monteroient ; ce qui pourroit bien aussi les faire arrêter & attacher au haut de la tête, comme il arrive

*Que les acides veneriës ne peuvent s'attacher aux globules mercurielles.*

en le faiſant ſublimer avec le ſel & le vitriol qu'il s'attache au haut du vaiſſeau, d'où il ne manqueroit pas d'arriver des accidens fâcheux.

*Comment les acides ſont enlevez à la tête.*

Il vaudroit donc mieux croire qu'il eſt plus vrai-ſemblable que le Mercure étant diviſé, comme je l'ay déja dit, dans la graiſſe, & ſeparé d'elle lorſqu'il entre dans les parties frictionnées, leur chaleur pour peu qu'il y en ait, le conſerve dans ſa deſunion, & acheveroit même de le deſunir, s'il ne l'étoit pas entierement; en ſorte qu'il s'éleve & ſe meût par ce feu naturel qui le fait monter en maniere de nüage ou de broüillard, pour traverſer toutes les parties du corps, & en enlever par cette diſpoſition tous les acides veneriens qu'il rencontre en ſon chemin, à peu prés de même que le filet d'un peſcheur pourroit enlever le poiſſon qui ſe rencontre dans ſa voye quand on le retire de l'eau.

*De quelle*

Ce qui doit perſuader que les

acides veroliques sont ainsi enlevez par le nüage mercuriel, c'est que les poussant toûjours au dessus de luy, étant parvenu à la tête, ses parties se réünissent peu à peu, dont le poids qu'elles acquerent par leur réünion, les fait tomber par les canaux salivaux & ceux des glandes, dont j'ay déja parlé; & comme ces acides y tombent en tous sens, & sont obligez de sortir avec violence par la pesanteur du Mercure, ils dilacerent par leur embarrassement l'orifice de ces canaux; d'où vient ces ulceres qui paroissent dans la bouche au tems de la salivation, qui sont plus ou moins considerables, suivant l'abondance des acides & la pesanteur des colonnes de Mercure qui forcent ainsi leur sortie.

*maniere le Mercure les pousse hors du corps par la salivation.*

C'est pour cette raison qu'on ne doit pas negliger de proportionner la quantité du Mercure aux forces, âge & constitution du corps de celuy à qui on le donne, pour ne pas

*Qu'on doit proportionner les frictions aux sujets à qui on les donne.*

tomber dans les accidens qui en pourroient arriver, non plus que de le laiſſer agir avec trop d'impétuoſité, puiſque ſi les acides veneriens ſe trouvoient fort embarraſſez aux extremitez des vénes & des arteres, ils ſeroient contraints d'en ſortir avec précipitation par le poids & le mouvement du Mercure, en déchirant ou dilacerant ces petits vaiſſeaux, dont le nombre ne laiſſeroit pas de donner iſſuë à beaucoup de ſang; ce qui incommoderoit d'autant plus le malade, qu'il ſeroit de foible complexion, & que l'hemoragie ſeroit plus ou moins conſiderable.

Or ſi les parties du ſang ne ſont pas enlevées comme les acides veneriens, c'eſt parce que leur union ne leur permet pas de ſortir de leurs vaiſſeaux, encore bien qu'elles ſoient traverſées par le Mercure pour en enlever les acides, qui n'a pas même ſon union aſſez forte pour deſunir celles du

ſang. Voici à peu prés cumme il en enleve les acides veneriens.

*Pourquoy le mouvement du Mercure n'eſt point arrêté par le ſang.*

La liqueur du ſang ne peut arrêter le mouvement du Mercure, quand il la traverſe pour en enlever les acides, par la raiſon que les premieres parties du nüage mercuriel en y paſſans, n'en peuvent être enveloppées, parce qu'elles ne peuvent tout au plus ſe deſunir que par quelques uns de leurs côtez ce nüage repreſentant aſſez bien la figure de pluſieurs colonnes, dont les patties de chaque colonne ſe conſervent une union entr'elles, de telle ſorte que la partie inferieure de la premiere globule qui s'éleve, ſe trouve unie avec la partie ſuperieure de la ſeconde; & ainſi ſucceſſivement n'en pourront être tout-à fait enveloppées, ce qui par conſéquent ne les empêchera pas de monter ny d'enlever les acides à la tête: & par la même raiſon les inferieures n'y reſteront point, parce qu'elles ſe tiennent toûjours unies

par leurs parties ſuperieures à celles qui les précedent, & qui ſont comme tirées pat la reflexion de chaque colonne quand leurs parties les plus élevées retombent dans la bouche. Ainſi toutes ces colonnes doivent être conſiderées comme autant de machines qui pouſſent devant elles les acides veneriens, qui, à cauſe de leur allongement, ne peuvent trouver entr'elles, pour être trop ſerrées, le moyen d'y pouvoir paſſer.

*D'où vient l'enflure de la tête au tems de la ſalivation.*

On ne doit pas être ſurpris de ce que la tête s'enfle au commencement de la ſalivation, puiſque les parties qui couvrent le crâne ne peuvent contenir les veroliques & celles du Mercure, ſans augmenter de beaucoup leur volume, qui ne peut diminuer qu'à proportion qu'elles tombent par la ſalivation, ou que ces dernieres ne pouvant ſe faire paſſage par cette voye, retombent par pelottes, & ſont pour lors enveloppées par la ſeroſité

sité du sang, d'où elles sont aisément expulsées par les urines à cause de leurs pesanteur.

*Comment les acides sortent des ulceres de la bouche.*

Les ulceres de la bouche sont premierement nettoyez de leurs acides par la chûte du Mercure, qui les entraîne par sa pesanteur au tems de la salivation, & supposé qu'il y en restât, ils seront achevez d'en être mondifiez par la pituite qui y passe continuellement, faisant en cette rencontre l'office de l'eau qu'on jette dans un Evier pour le nettoyer de ses saletez, qui le font quelquefois sentir si mauvais, qui se guérissent ensuite presque d'eux-mêmes; sinon on se sert de quelque liqueur pour resserrer l'orifice de ses canaux, & pour lors le flux de bouche cesse.

Il pourroit bien arriver quelquefois que les malades ne laisseroient pas de guérir, quoiqu'on ne leur eût pû faire venir le flux de bouche, & voici je crois comme cela doit arriver.

*De quelle maniere pourroit guérir un verolé quoiqu'il n'eût eû qu'un ſimple crachement.*

Le Mercure des pieds ne trouvant pas aſſez de chaleur pour le faire monter à là tête, mais ſeulement juſqu'au bas ventre, ou augmentant ſon étenduë à cauſe du volume de la partie, il en affoiblit ſon mouvement, ainſi les parties du Mercure qui ſe trovvent dans les inteſtins ſe mêlant avec les matieres qu'ils renferment, elles les appeſantiront de maniere que leur expulſion en ſera plus ou moins prompte & réïterée, ſuivant qu'elles en ſeront plus ou moins appeſanties, & comme celles qu'on a frictionnées aux lombes, au dos & au col, peuvent fort bien monter à la tête, dont une partie tombant dans la bouche par les canaux dont nous avons parlé, elles ne cauſeront qu'un ſimple crachement plus ou moins grand, ſuivant qu'il y paſſera une plus ou moindre quantité de Mercure, & il s'y fera des ulcerations à proportion des acides qui y paſſeront, & les embarras

qu'ils y auront ; pendant que les autres parties du Mercure retombant, s'appliqueront ſur celles qu'elles rencontreront vers le bas ventre, ou ſe réüniſſant pluſieurs enſemble par leurs côtez deſunis, elles pourront bien par conſéquent enfermer les acides, ce qu'elles ne pourroient faire ſans les broyer, pour ainſi dire par leur fermeté, en s'approchant pour ſe réünir; puis étant elles-mêmes enveloppées par la ſeroſité du ſang, qui dans le cours de la circulation, paſſant par les reins, leur poids les occaſionnera de tomber en s'y filtrant, dans cette cavité qu'on nomme le Baſſinet, puis dans la veſſie, pour en être peu aprés expulſées, qui eſt ce qu'on appelle, guérir par la voye des urines ; & c'eſt auſſi la raiſon pourquoy ces malades urinent ſi ſouvent, ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe s'en échaper beaucoup par les ſelles & par la tranſpiration.

Les préparations qu'on fait aux *Utilitez des*

*préparations avant les frictions.* malades avant les frictions ne leurs sont point inutiles.

*De la Saignée.* La Saignée par exemple diminuë la répletion des vaisseaux, & rend la circulation plus libre, & les parties du sang moins resserrées, ce qui occasionne le Mercure de les traverser plus aisément, pour en enlever les acides qui y sont.

*Des Purgations & Clysteres.* Les Purgations & les Clysteres ne sont pas moins utils que la Saignée pour nettoyer l'estomach & les intestins de leurs excrémens; car autrement s'ils en étoient remplis, ils comprimeroient les parties voisines, & pourroient par conséquent arrêter en ces endroits le mouvement du Mercure, pendant que celuy qui entreroit dans leurs cavitez venant à se mêler avec les matieres dont elles seroient remplies, il y causeroit plus ou moins de desordre, selon le mouvement qu'il y auroit & la quantité de l'une & l'autre matiere, qui en

ſeroient par cette raiſon plus ou moins appeſantie ; ce qui pourroit empêcher le flux de bouche, & cauſer un flux de ventre tres-conſiderable.

Les Bains doivent auſſi être mis en uſage, parce qu'outre qu'ils relâchent & rendent ſouples les parties du corps qui en ſont plus aiſément traverſées par le Mercure, ils ouvrent encore les pores pour luy en faciliter l'entrée, & produire les phenomenes à peu prés tels que nous les venons de décrire. *Des Bains.*

La Diete eſt auſſi fort neceſſaire pendant le flux de bouche, parce que l'eſtomac diſſippe beaucoup d'eſprits & de ſa chaleur naturelle dans la diſſolution des alimens ; ce qui affoibliroit le mouvement du Mercure, outre qu'il ſe mélangeroit à ſon paſſage avec ces alimens crûs ou mal digerez, qui pourroient cauſer des ſimptomes qu'il bon d'éviter. *De la Diete au tems de la ſalivation.*

Il me vient en penſée que l'air *Pourquoy le*

*flux de bouche peut être empêché par l'air trop froid.* trop froid peut empêcher le flux de bouche, parce qu'en resserrant les pores de la peau, la chaleur interne en sera plus forte, & par conséquent en état de le faire monter plus vîte, d'où il s'ensuivra necessairement que ses parties se trouvant en tres-grand nombre à la tête se réüniront trop tôt & en nombre suffisant, pour obliger la chaleur qui les soûtenoit de ceder à leur poids, ce qui les fera tomber en bas, au lieu de sortir par la bouche.

*Comme la trop grande chaleur peut aussi l'arrêter.* La trop grande chaleur exterieure peut aussi l'empêcher par exemple un malade trop couvert dans un lit, les parties qu'il transpire y étant retenuës, l'échauffe avec le tems, de maniere qu'elles ouvrent les pores considerablement, par où s'exale une partie de la chaleur naturelle qui le devoit faire monter, & même une partie du nüage mercuriel sort confusément avec elle, le reste ne pouvant s'élever faute de matiere pour le soûtenir, sera

contraint de prendre une autre route que celle de la bouche, dont on ne pourra s'affûrer qu'elle puiffe être fuivie de la guérifon qui la feroit fort peu en cette occafion.

## CHAPITRE VII.

*Contenant l'explication de quelqu'autre maniere de guérir la verole en fe fervant de la panacée, ou des parfums, & comment quelques Etrangers peuvent être guéris par le gayac.*

IL faut examiner prefentement fi le Mercure doux, qui eft la bafe de la panacée, & de tous les autres remedes dont on vante fi fort les vertus, peuvent auffi-bien guérir la verole que le publient leurs Sectateurs.

L'on fçait que le Mercure a été empreint des parties du fel & du *De quelle maniere le*

*Mercure doux ou la panacée pourroint guérir les ulceres veroliques.*

vitriol, à l'occaſion des ſublimations qu'on luy a fait faire, leurs parties étanr donc fichées dans la ſubſtance des ſiennes, empêchent qu'elles ne ſe puiſſent réünir ; ce qui fair qu'étant priſent par la bouche, elles ſe mêlenr avec le chile qui les enveloppe & les entraîne avec luy dans le cœur, d'où ſuivant le cours de la circulation, & ſe trouvant en grand nombre dans les extremitez des vaiſſeaux, ou pourront être placez, les gales & les ulceres cauſez par les acides veroliques, qui n'ayāt pas aſſez d'appuy pour les ſoûtenir, il ſeront obligez de ceder à leur poids ; ce qui eſt cauſe que ces ulceres & ces gales ſe peuvent guérir, ſans neanmoins que la cauſe en ſoir toute ôtée, parce qu'il eſt aiſé de juger que les acides qui ſont mêlez avec le ſang dans les gros vaiſſeaux, ſont aiſémenr détournez à la renconrre du Mercure, qui ne peut agir ſur eux que lorſqu'il les trouve embarraſſez,

comme il leur arrive de l'être dans les endroits qu'ils ulcerent, & d'où ils ſont emportez par ſa propre peſanteur; ainſi comme il s'en trouvera encore dans la maſſe du ſang qui la corrompront & l'altereront continuellement, je n'eſtimerois pas ce remede ſi certain que le mal ne ſe renouvellât, & n'incommodât le malade dans la ſuite comme auparavant.

Le flux de bouche peut ſucceder à ce remede, quand le Mercure ſe rencontre en ſuffiſante quantité à la tête, dont la peſanteur & le nombre de ces parties feront ouvrir ou dilater l'orifice de ces canaux, qui portent la ſalive dans la bouche pour le provoquer, ſans que pour cela on puiſſe aſſurer de la gueriſon, parce qu'il leur eſt comme impoſſible d'entraîner tous les acides veroliques, & pour le faire, il faudroit qu'ils commençaſſent à les entraîner dés le commencement des grands vaiſſeaux, ce qui ne pa-

*Que ces remedes peuvent cauſer le flux de bouche ſans guérir entiérement la maladie.*

paroît pas vrai-ſemblable, d'autant plus que s'ils le faiſoient, comme ces acides y peuvent être en grand nombre; ils s'embarraſſeroient fort promtement vers les principales diviſions; ce qui cauſeroit des accidens tres-fâcheux, puiſqu'ils pourroient bien mettre le malade en danger de ſa vie.

*De quelle utilité peuvent être les parfums dãs cette maladie.*

Les parfums que j'eſtimerois plus aſſurez que toutes les préparations mercurielles qu'on donne par la bouche pour la guériſon de la verole ne ſeroient pas de mon goût, hors quelque cas, pour n'être pas ſi aſſurez que les frictions, encore bien qu'ils pûſſent produire à peu prés les mêmes phenomenes; car il ſemble qu'un malade étant mis ſous un eſpece de pavillon qu'on a coûtume de faire, & aſſis ſur une chaiſe percée, ſous laquelle il y aura un réchaut où ſera miſe la doſe du Mercure qu'on voudra luy faire recevoir, qui s'en allant peu à peu en fumée, paſſant par le trou

de la chaiſe, une bonne partie entrera dans le corps du malade, pour monter à peu prés comme il fait par les frictions.

Mais deux choſes me paroiſſent s'oppoſer au bon ſuccés qu'on s'en pourroit promettre. *Ce qui doit en empêcher l'uſage.*

La premiere eſt que le Mercure ne paroît pas entrer pas les jambes & les cuiſſes, puiſqu'il eſt ſeulement reçû par le ſiege, d'où il monte en haut. Or comment pourroit-on s'aſſurer de la guériſon de cette maladie, s'il n'enleve pas avec luy les acides veroliques, qui doivent être auſſi-bien répandus dans les parties inferieures que dans les autres? Car, comme nous avons fait obſerver, qu'il ne tombe que lorſqu'il ſe réünit, nous pourrons dire ici que tombant en bas par cette réünion, il ne pourra plus s'élever en nüage, parce qu'en retombant il ne manque pas d'être enveloppé par quelque matiere fluide, qui l'empêche en ſuite

de ſe deſunir pour s'évaporer en nüage, outre qu'en entrant dans le corps, ſon mouvement eſt fort ralentit, qui pourroit bien encore en occaſionner la réünion.

L'autre incident qui m'empêcheroit de l'aplaudir, ſont les parties du feu, qui entrant indifferemment avec celles du Mercure, agiſſent de leur côté ſur les parties fluides du ſang qu'elles conſomment auſſi peu à peu, pendant que les mercurielles pourroient enlever les acides qui ſe trouvent enveloppez de cette fluidité ſanguine; ce qui ne manqueroit pas de faire tomber le malade dans un deſſéchement conſiderable; c'eſt auſſi la raiſon pourquoy les bons Praticiens ne s'en ſervent qu'en certaines occaſions, où ils peuvent être abſolument neceſſaires, & que les malades ſe trouvent en embon point, & d'un tempéramment beaucoup plus humide que ſec.

*Comment le* Et ſi quelque Nation étangere

où vient le gayac se trouve soûla- *gayac pour-*
gée & comme guérie en prenant *roit guérir*
les seules décoctions de ce bois, *la verole.*
c'est qu'apparemment il renferme & contient des raisines ou des matieres onctueuses, à peu prés semblables, qui n'étant pas encore desséchées, peuvent ou sont tres-propres en se mêlant avec le sang, à envelopper les acides veroliques, & à resister pour quelque tems à l'érosion qu'ils étoient capables de faire avant d'en être enveloppez. Mais comme ces acides ne sont pas pour cela ôtez du corps à force de passer & repasser par le cœur, les matieres qui les renferment y étant broyées & desunies par ces battemens, elle pourroit bien dans la suite revenir aussi incommodée qu'auparavant, si elle ne reprenoit de ces décoctions pour prévenir ce mal; du moins si les malades n'y retombent pas, il faut que ces matieres raisineuses soient assez fortes pour resister aux pointes acides qu'-

elles envoloppent, afin que dans leur compreſſion elles les puiſſent uſer ou broyer, de maniere qu'à l'avenir elles ſoient hors d'état de corroder, comme elles auroient pû faire avant d'être ainſi broyées ou uſées.

FIN.

## APPROBATIONS.

NOus soussigné, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, certifions avoir lû un Livre intitulé : *Nouveau Systeme concernant la Generation, les Maladies Veneriennes & le Mercure* ; dans lequel Nous avons trouvé la Generation expliquée d'une maniere assez vrai-semblable quoique nouvelle, & beaucoup de choses utiles concernant le Mercure & les Maladies Veneriennes ; en foy de quoy Nous avons donné le present Certificat. FAIT à Paris le 18. Février 1697.

Signé, BOUDIN.

J'AY lû ce Manuscrit par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier. A Versailles le 2. May 1697.

Signé, BOURDELOT.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senéchaux, Prevôts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. CHARLES DE LAUNAY Nous auroit tres-humblement fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer un Livre manuscrit intitulé: *Nouveau Systeme concernant la Generation, les Maladies Veneriennes, & le Mercure; où leurs Phenomenes sont expliquez d'une maniere toute particuliere pour la connoissance de ces Maladies; & la préparation qu'on doit faire aux Malades*, s'il Nous plaisoir luy octroyer nos Lettres de permission sur ce necessaires.

A

A CES CAUSES, voulant favorablement traitter l'Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tels volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera pendant le tems *de huit années* entieres, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Faisons tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelques qualitez & conditions qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, Impression étrangere ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge par ledit

Q

Expoſant de faire imprimer ledit Livre ſur de beau & bon papier & beaux Caracteres, ſuivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie, & que l'Impreſſion en ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique, un en nôtre Cabinet des Livres, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France. le Sieur BOUCHERAT Commandeur de nos Ordres, avant de l'expoſer en vente, à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons faire joüir & uſer ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées; & qu'aux copies

collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers - Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent faire pour l'execution des Presentes toute signification necessaire, sans demander autre permission; CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-deuxiéme jour de Juin, l'an de grace milsix cens quatre-vingt-dix-sept, & de nôtre Regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil, Signé, MORET. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Ledit Sieur de Launay a cedé son droit de Privillege à Estienne Michallet, suivant l'accord fait entr'eux.

*Regiſtré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le* 10. *Septembre* 1697. *Ledit Sieur sera averty que*

*l'Edit de Sa Majesté du mois d'Aoûst 1686. & les Arrests de son Conseil concernant la Librairie & Imprimerie, ordonnent que le debit des Livres se fera seulement par un Libraire ou un Imprimeur.*

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Février 1698.